

Compte-rendu de voyage en Arménie
31 août au 15 septembre 2018
Récit de randonnée



Ce documentaire est dédié au Kasa Gyumri, à Chloé Lelièvre, à Susanna Grigoryan, à Astghik Nikolyan, à Angela et à l'équipe. L'Arménie est un pays dont on part un jour ou l'autre – c'est un simple voyage – mais on y laisse une partie de son cœur. A Meher, à Samo, à Vahe, à Merto, aux Armen 1, 2, 3 et les autres homonymes, à Sergei, à Mko, à Ashkhen, à Saqo, à Argam, à Alvard petite mamie dont les yeux brillaient, à l'équipe du One Way Erevan, à tous ces inconnus qui nous ont soutenus. Merci, merci à vous.

Participants : Nicolas et Vincent Duseigne, yeghbayr ;-)

Le projet de voyage a été scindé en trois parties : 1) arrivée sur Erevan et visite de la ville. 2) Trajet vers le Lac Sevan, Noratus, traversée des Geghama Mountains, arrivée sur Geghard et Garni. 3) Trajet vers Gyumri, Lac Arpi et villages ruraux de Shirak.

Vendredi 31 août et samedi 1^{er} septembre

Marche un peu trop ultra-légère

Ca peut paraître un démarrage très malheureux, mais j'assure que ça a été un beau voyage et en résumé, après le samedi, le désastre s'est calmé. Vous verrez, samedi n'est qu'une brutale épreuve qui va s'estomper.

Départ à 11 heures depuis Court-St-Étienne (Belgique), direction Roissy. Le trajet se déroule sans le moindre problème. A 15 heures, je retrouve Nico mon frère dans Roissy. Après un peu d'attente,

nous montons dans un A319 un peu étroit, nous déposant à Sheremetyevo (Moscou, Международный Аэропорт Шереметьево). Il est minuit heure locale.

A un bureau de change, j'essaie d'obtenir des drams (AMD). C'est la monnaie arménienne. N'en cherchez pas en France ou Belgique. Même avec des démarches opiniâtres, vous n'en trouverez pas, et sachez que ce n'est pas un problème. Au bureau de change, la dame nous précédant se fait insulter, quant à nous en toute simplicité, nous obtenons une réaction de rejet pouvant se traduire par eurgh, sans un mot, et avec un signe nous invitant à dégager sans tarder. Sheremetyevo de nuit est très-très-très glauque.

Nous embarquons sans soucis dans un A320, nous déposant à Erevan (orthographe française), Yerevan (orthographe anglaise), Երևան (orthographe arménienne), à 5h40 heure locale, décalage 2 heures. L'aéroport est Zvartnots (Զվարթնոց միջազգային օդակայան). C'est un petit aéroport, équipé de toutes les commodités nécessaires. Un bureau de change permet d'avoir des drams 24/24 ; d'ailleurs il y en a deux de bureaux, un au rez-de-chaussée arrivées, un au premier départs. Le taux est peu avantageux, mais permet de dépanner (bus, taxi, etc).

Le TRÈS gros souci qui se pose, c'est en ce moment. A la sortie du contrôle de douane, nos bagages sont absents. Ils les ont perdus à Moscou. Un officier assez peu motivé fait remplir des documents soviétiques qui ne servent à rien. Après insistance, on apprend que le prochain avion est (serait, d'ailleurs) vers 10 heures, et que ça peut arriver, ça peut ne pas arriver, ils n'en savent rien et s'en moquent un peu. Quatre autres personnes sont dans le cas de la perte, ce qui semble habituel. L'enseignement à tirer est que l'Aeroflot est à bannir, mais j'y reviendrai. Les officiers nous demandent de partir, on ne peut rester là.

Le voyage est rendu impossible. Toutes les affaires de rando MUL sont dedans. C'est une merde conséquente. Je ne dispose même pas de brosse à dent. La force d'une préparation intense (500 heures) va jouer et les décisions prises sont, de la sorte, très bonnes. En quelque sorte, ça a sauvé.

A la sortie de Zvartnots, on se fait harponner par les chauffeurs de taxis (idem à Kilikia), ce qui constitue le seul et unique tourist trap du pays, en tout cas à ma connaissance. Le pays est plein d'affection envers les touristes. Les taxis, exclusivement à Zvartnots, peuvent demander jusqu'à 40.000 ₼, (70 euros) ce qui constitue une hérésie. Ils profitent de pigeonner le touriste fraîchement arrivé. Un trajet mal négocié (on fait ce qu'on peut) est tarifé à 10.000 ₼. La valeur réelle est 3500 ₼.

Le bon plan, c'est que devant l'aéroport se trouve une navette confortable, la Express Bus 201. Elle est tarifée 150 ₼ (0,25 euro par personne). Conseil à lire pour les prétendants ! Autant elle est facile à trouver devant l'aéroport, autant en ville c'est spécial. L'Arménie c'est l'anarchie, donc il ne faut pas hésiter à demander partout, car il n'y a pas d'arrêt de bus ni de plan !! Les gens vous aideront avec bon cœur, même si aucun n'aura le même conseil. Mais tous, oui mais alors tous, vous aideront ! L'express 201 n'a pas d'arrêt stationnaire à Erevan. Il s'arrête quelques instants, dans le sens descente, devant le KFC à Yeritasardakan, Abovyan Street, puis quelques instants à Republic Square au coin de Pavstots Buzand street et Abovyan street, quasiment sur Republic selon la place qu'il va trouver. L'arrêt qu'il fait (2 à 3 minutes) n'est pas stressant, ça permet de le trouver tranquillement. C'est un marshrutka blanc, en très bon état, repérable grâce au Express 201 au-dessus de la vitre conducteur. Ce n'est pas un gros Elite Bus, ni un marshrutka rose, ni un jaune.

Nous arrivons à Republic dans une ambiance que je reconnais parfaitement (merci la préparation). Je suis très angoissé par les sacs, mais après tout, on est vivants.

Nous nous rendons devant l'Hostel Liberal, mais assez visiblement, il n'existe plus, ou tout du moins nous ne l'avons pas trouvé et personne ne le connaît. C'est l'embuche suivante, mais quelque part tant mieux. Nous nous rendons en face, au Yerevan Hostel, mais ils n'ont que pour disponibilité un dormitory à 10, ce qui semble être courant et acceptable (j'y reviendrai), mais l'état de fatigue, nuit blanche, ne le permet pas. Nous rencontrons deux touristes espagnols qui... n'ont pas de sacs, perdus par l'Aeroflot depuis 2 jours. Nous nous rendons dès lors à l'Hostel One Way Beliakov près de Sakharov square. C'est un peu dans une cour intérieure. Une chambre disponible !

Là c'est le premier coup de chance (il y en aura plein). L'hostel est très bien. Boule quies indispensables car le métro passe en dessous. Très propre, extrêmement bon marché, 11.000 ₴ pour deux, donc 9,80 euros par personne. Le personnel est d'une gentillesse totale !! Ils ont passé je ne sais combien d'appels à Zvartnots pour nous aider avec notre histoire de sacs, même si la situation est bloquée. Plus tard, plus tard, plus tard, revenez, etc.

One Way est à 5 minutes à pieds de Republic, il ne peut exister de plus belle localisation. Par contre faites ce que vous pouvez pour réserver, c'est fort demandé, qualité oblige !

La situation est angoissante, mais que faire mis à part pleurer ? Un sms m'informe qu'une connaissance a eu le même coup durant... une semaine !! Pitié. Larmes aux yeux. Fi de l'angoisse, nous partons sur la fort chahutée Tigran Mets, à pieds. Un trajet en métro est très facile, mais j'y reviendrai. A pieds ça permet de découvrir la ville.

Face à la gare ferroviaire se trouve un établissement (le seul à ma connaissance), qui vend des bombonnes de gaz pour réchaud. Il s'agit de Vento, localisé à Artsakh 1 Street. C'est situé dans une petite cave, ce qui est chose fréquente à Erevan. C'est facile à trouver. Les bombonnes vendues sont, je le confirme, à vis. C'est important car ça permet une compatibilité avec le bruleur, et pour rappel les bombonnes sont interdites dans l'avion. Elles sont vendues 4000 ₴ par bombonne (7,14 euros). C'est onéreux pour l'Arménie, mais comprenez bien que c'est peu répandu pour eux, donc normal. Et puis, ce n'est pas onéreux pour nous en fin de compte.

Le tenancier de Vento ne parle que l'arménien, mais en lui montrant un petit papier avec ce dont on a besoin, il va les chercher derrière. On peut louer auprès de lui du matériel de trekking, pas MUL, mais honnêtement c'est déjà pas mal.

Dans l'établissement, j'entends une fille téléphoner « blabla oui écoute, j'arrive dans 5 minutes ». Alors je lui dis « bonjour à toi ». Elle fait de gros yeux car le français est très peu courant en Arménie. En fait c'est Inès Caste. Nous discutons quelques instants, nous avons une connaissance en commun : Chloé. Aussi nous avons un sentiment fort en commun, le Kasa Gyumri. Elle y a travaillé. En simple résumé, perdu au-milieu de nulle part dans un recoin paumé de la grande Erevan, on se retrouve. C'est ça l'Arménie. De plus en plus souvent, quotidiennement, presque heure par heure, un dicton se fera fort : **en Arménie, laisse-toi porter par les flots, l'Arménie t'aimera.**

Nous visitons la gare en face, énorme monument digne de l'ère soviétique, quasiment vide et abandonné, comme quasiment toutes les gares (bus, ferroviaire). Attention que les photos dans l'intérieur du bâtiment, ainsi que les trains, semblent vivement non tolérées. Nico se fait reprendre par la police, soit dit en passant, gentiment.

Nous prenons un repas à Kamurj Fast Food Restaurant, localisé 40/4 Tigran Mets. Ils vendent des shoarma, sorte de durums que l'on trouve partout, très bon marché. Ça permet d'avoir des légumes et un peu de tout. C'est bien. Cependant, l'appétit est coupé.

Défoncés par la nuit, nous faisons une sieste. Après les appels (je le redis, les gens du One Way ont été aimants), l'affaire de nos sacs est reportée à 18h00, à 21h30, à demain. Nous sommes en marche ultra-légère-un-peu-trop. Zéro gramme ! Précautionneux, j'avais tout prévu, mais pas l'Aeroflot. J'y reviendrai d'ailleurs, l'Aeroflot ! Ah là là...

Promenade dans Erevan. On commence à explorer les arrières, notamment vers le Republic Stadium (Հանրապետական մարզադաշտ). Il y a beaucoup de baraquements marqués par une très grande pauvreté. Pas un instant le sentiment d'une insécurité, les gens sont accueillants. Dans un souterrain, on achète deux viennoiseries. Le propriétaire nous regarde avec une grande curiosité – c'est un endroit qui ne voit pas passer beaucoup de touristes – et nous demande si nous sommes bien des yeghbairs (frères), ce que l'on approuve, pour son plus grand plaisir apparemment. Un peu plus loin, une dame rigole lorsqu'on essaie de caresser un chat. De retour dans un quartier dévasté, on achète le repas du soir, pêches et boulangerie, afin de soutenir le petit commerce local de ces populations paupérisées.

Retour vers le centre. Nous passons la soirée sur Republic. Les arméniens viennent de construire leur révolution de velours. En avril-mai, le tyran Serge Sarkissian a été mis à la porte, au gré d'une gigantesque révolution pacifique. L'opposant Nikol Pachinian a été élu (comprenez bien qu'il n'a pas pris le pouvoir). L'Arménie sort de 27 ans de dictature. Le moins qu'on puisse dire, c'est que Nikol Pachinian donne de l'espoir à son peuple.



Republic square, un soir, les gens ensemble

Sur Republic, l'ambiance est incroyable. Les gens sont rassemblés par milliers, ils ne font rien, si ce n'est discuter, prendre du bon temps, se retrouver, partager du bonheur, le tout sans une goutte d'alcool. Au sein d'une délinquance absolument nulle, les téléphones traînent ça et là sur les murets, les mêmes jouent seuls partout, dans une euphorie qui se lit sur les visages. Les plus petits jouent avec les fontaines ou portent de curieux ballons lumineux bleus, de plus grands lancent des espèces de petits ovnis lumineux qui reviennent comme des boomerangs, les adultes fraternisent. En plein centre de la capitale, il fait nuit, c'est un jardin d'enfants.

Nous allons au lit à 21h30 chez eux, 23h30 chez nous. Epuisés, anxieux mais heureux. Laisse-toi porter par l'Arménie mon petit gars, laisse-toi porter par les flots.

Dimanche 2 septembre

Un soulagement de taille

Il est 7 heures lorsque nous démarrons, ce qui pour l'Arménie est une hérésie ! Pour eux, le matin commence à 10 heures et s'achève (Bari Louis, bon matin, littéralement bonne lumière) à 18 heures !! Le guichet des bagages de Zvartnots ouvre à 10 heures.

Nous visitons Cascade, lieu touristique majeur d'Erevan, puis sans achever, redescendons sur Poplavok park, où nous prenons un café. Yerevan est ceinturée d'une myriade de parcs, c'est fort agréable. Pas le cœur aux visites, nous essayons de choper un Express 201 sur Yeritasardakan, ce qui par méconnaissance des lieux est difficile. Par miracle on en chope un. Ca fait fort mal de retourner sur la M5 vers Zvartnots. Le malaise est palpable.

A Zvartnots, on aura notre seul tourist trap, encore que la situation n'est pas claire. En fin de compte il est très difficile de dire s'il y avait intention de nuire. Pas forcément, surtout quand on y réfléchit après coup, j'expliquerai sur le dernier jour. Alors qu'on chie grave à trouver le guichet des bagages, qui en réalité se trouve totalement à l'arrière de l'aéroport, et ça donne l'impression de rentrer dans des zones techniques, un chauffeur de taxi nous hèle. Il s'agit de Garik. Je lui dis ne pas avoir besoin de taxi, mais en fait il se porte volontaire pour nous aider. Je flaire le piège mais nous sommes en détresse.

Au guichet, une dame nous informe, de manière chaotique, que nos sacs sont là, mais dans un véhicule dans Erevan. Garik est le seul qui détient l'information de où cela se trouve. Moi, je n'en sais rien. Le piège se referme.

Pour la course, Garik nous demande 10.000 ₴ pour retrouver les sacs et 2000 ₴ pour retourner à Erevan. C'est onéreux mais vu le drame, c'est honnête.

Nous retrouvons nos sacs dans un véhicule à Gyulbenkian street, croisement Komitas. C'est un endroit de fou. La camionnette du mec est pleine de sacs. Il explique que ça fait 24 heures qu'il nous cherche, mais personne ne nous connaît. Les larmes aux yeux, je lui remets 5000 ₴ en remerciement. Garik nous dépose en centre-ville.

Nous sommes sauvés. Point à la ligne.

Nous remontons à Cascade, dans une ambiance légère, libérée, presque allègre. L'émotion est encore là, mais on se sent MUL libres, tranquilisés. Tout peut arriver.

Cascade est un gros site touristique. C'est un très vaste escalier artistique, qui grimpe une hauteur d'Erevan. Derrière c'est un gigantesque trou, parce qu'ils n'ont pas réussi à finir le monument. Après ça reprend, dans une ambiance sur-soviétique, pas désagréable pour autant. Les touristes sont rares, discrets, et je dois dire que la majorité des lieux est occupée de locaux qui se promènent doucement. Tout ce peuple arménien est lent et affectueux ; ils sont touchants.

Là-haut, on se dirige sur Northern Ray, la plus belle avenue de Erevan. Juste derrière, ça redevient un quartier dégradé. Lors d'une photo près de 53 street, un monsieur nous demande si on veut bien s'éloigner, car il souhaite ... chier dans la ruine ! Bon on s'exécute !

Plus haut encore, ce sont les deux très curieux immeubles de Nairi Zaryan street, qui semblent être repérables par les termes (Նաիրի Չարյան 74). D'une architecture audacieuse, ils ont l'air de reposer l'un sur l'autre. Ils sont interpellant. Au culot, on entre dedans et à l'ascenseur, on met le 16, donc le sommet. Un habitant présent dans l'ascenseur regarde bizarre, mais il ne dit rien... Car le 16, il est vide de toute habitation et il devait bien le savoir, nous on l'ignorait ! Comme il est clôturé par des fers à béton, on va au 15 et là surprise, c'est en grande partie vide et ouvert ! On se retrouve au sommet d'un immeuble d'une architecture audacieuse à faire des photos de Erevan, comme des petits fous exaltés. C'est ça l'Arménie ! En redescendant, on voit que la loge du gardien a plein de caméras, mais visiblement il était parti chercher à bouffer !

Nous continuons l'exploration des arrières d'Erevan. De grosses cheminées d'usine nous intriguent. Nous y montons. Peu à peu ça prend de plus en plus la forme de quartiers résidentiels calmes, avec au cœur de vastes immeubles neufs en construction. Dans un endroit où les rues (souvent des chemins défoncés) n'ont même plus de nom, nous allons jusque 40.217933, 44.518292. La vie ne doit vraiment pas être facile tous les jours pour ces pauvres gens, et pourtant, les cours d'immeubles résonnent des cris et des rires des enfants. Partout les mômes jouent. Des marshrutni desservent les moindres petites rues, c'est impressionnant.



Une rue tranquille à Erevan

Nous redescendons tout par Nor Zeytun et Kanaker Zeytun, où pour un peu, la situation en viendrait à s'aggraver. Il s'agit de bâtiments de type HLM, très dégradés. Des mômes se marrent comme des baleines à jouer au foot sur une Lada dont l'alarme sonne à chaque fois, puis à dégonfler le pneu d'une Opel. Dans ces quartiers du vrai Erevan, et en gros pas Tumanyan street, ça fait un peu mal au cœur. Pas un instant d'insécurité, mais plutôt le sentiment qu'un 15 février là-dedans, ça doit être dur-dur, notamment dans les rues en terre et les vieux domiks pourris.

Purée ça fait un sacré tour dans Erevan ! Nous redescendons par Mother Armenia statue (Մայր Հայաստանի արձան). La nuit arrive doucement. Il commence à y avoir du monde partout. Passage par Cascade, par les belles fontaines lumineuses de France Square, puis par la nouvelle Northern Avenue, sorte d'artère commerciale piétonne, agréable car les magasins sont en souterrain. Nous prenons un repas à ՏՈՒՆ Լահվաշը, ce qui est pas mal mais la forte affluence a généré de l'attente. Comme partout en Arménie, les plats arriveront dans un ordre incompréhensible, en gros quand ils sont prêts ! Oubliez la notion entrée/plats/desserts, tout se mange et se mélange.

A Republic, c'est encore plus festif que la veille. Des jeux d'eaux et de lumières sont réalisés dans les fontaines. C'est pas du tout polluant et ça rend les gens heureux. C'est encore plus une débauche de bonheur que la veille. Plusieurs personnes confirmeront qu'avant la révolution, l'endroit était mort. Ici les gens partagent leur allégresse.

Fin de la journée à 23 heures locale. Demain commence la MUL !

Lundi 3 septembre

Dis-moi, tu as quel âge au volant de ton Opel ?

Début de journée à 8h30, avec un petit déjeuner pris sur le perron de l'hôtel. Le but de la journée est de rejoindre le lac Sevan, Sevana Lich, Սևանա լիճ. Pour aller dans ce secteur, il faut rejoindre la gare des bus du nord, la Kanaker. Aussi appelée Hyusisayin Avtokayan, mais ça a l'air moins répandu. Lorsque l'on demande kanaker + bus, les gens comprennent le besoin. C'est situé à 11 km du centre. Et c'est une des gares... principale ! Soit, ce principe était connu, merci à Ani Serobyan pour le soutien et les précieux conseils.

On migre à Opera, où vers Kanaker nous devons prendre le 259, mais une personne nous indique qu'il faut aller à Raykom, tandis qu'une personne âgée, qui fraternise, nous indique de monter dans le 13. Ce marshrutka traverse une circulation sur-chaotique ! Il nous dépose à 1 km de la station, nous finissons à pieds au bord de la très vaste M4.

A Kanaker, la station est abandonnée et le grand hall est totalement désert, dans une curieuse ambiance soviétique, qui induit que malgré l'abandon, c'est nettoyé-récuré-lavé au max, ça brille ! Une dizaine de mashrutni sont stationnés devant. Un chauffeur de taxi essaie de nous traper en nous disant qu'il n'existe pas de marshrutka vers Sevan, ahah bien tenté, mais un marshrutka possède l'indication Սևան ce que je lui fais quand même remarquer. Du coup le chauffeur... nous aide ! Car notre destination préférée serait Noratus (Նորատու). C'est la ligne de Martuni. Ça le fait très bien et après une demi-heure d'attente, nous voici partis. Le trajet coûte 1200 ₴ par personne, soit 2,14 euros pour 85 km.

Au sein d'une circulation quelque peu erratique, le chauffeur roule à droite, à gauche, quand ça lui plait, et opère des dépassements très aventureux. Toutefois, la majorité des véhicules, des camions ГАЗ ou des camions КамАЗ, roulent à 30 km/h et notre chauffeur peine à dépasser les 50, ce qui laisse le temps de voir venir ! Reste que ce temps lui permet d'investir une petite vidéoconférence au téléphone, au volant ! En face, des gens font des appels de phare. Ralentissement... Ah oui, un troupeau sur la route ! Les vaches elles... s'en foutent éperdument et paissent paisiblement sur la route ! Ahah !

Il nous dépose à l'entrée de Noratus, au bord de la M4. On descend au village. Immédiatement une vieille Lada pourrie s'arrête, c'est la police. Je m'attends à un contrôle, c'est bien normal nous sommes des touristes, mais non, le vieux monsieur d'une gentillesse peu descriptible, nous offre de

monter. Derrière se trouvent des truites, qu'il vient de pêcher. Il veut nous en offrir. On refuse poliment. A défaut, nous repartirons avec des bonbons. Arrivé au cimetière, lieu touristique majeur de l'Arménie bien qu'assez peu parcouru et en quelque sorte méconnu, je dis avoir besoin d'un magasin pour du pain. Du coup on laisse les sacs à l'échoppe touristique du cimetière, puis descendons au magasin, avec la police !

Au magasin, les courses sont faites, puis mangeons du harz sur un coin de rue. Il s'agit d'un pain plat pratique car consistant et costaud. Les enfants sont forts attirés par notre présence, et timidement disent bonjour. Ca klaxonne de partout-partout, poup ! juste pour se dire bonjour. A un moment une Opel passe à toute blinde dans une rue-chemin de graviers. Mais ma foi Le conducteur a 12 ans et demi ?!! Et je peux vous l'assurer : on en verra bien d'autres, même s'ils dépassent à peine du volant. Mazette !

Le français n'est pas parlé en Arménie, ni l'anglais. Tous ont essayé le russe. Pour nous ça n'allait pas. Les gens sont infiniment touchés par le fait de dire bonjour en arménien, et de sortir un maladroit Yes franciasti em, je suis français, un Shnor'Hakalem, merci, un Stessoutioun, au revoir. Du coup beaucoup nous ont demandé si on était arménien, et pourquoi on parlait arménien, car apparemment ce n'était pas l'usage des visiteurs étrangers. Le seul défaut, c'est que nous croyant bilingues, ils ont été très nombreux à switcher sur ինչ եք անում կյանքում ^ո ou bien ինչ եք անում աշխույժ ^ո Dur dur, que de frustration de ne pas réussir à leur dire tout ce bonheur ! Ca a généré beaucoup de curiosité malgré tout.

Après le repas, un enfant vient nous voir, et timidement, demande կոնֆետ կոնֆետ կոնֆետ. En fait il demandait Guma, des bonbons. Sa tête quand il a eu des fraises tagada. Il brillait de bonheur.



Des Khatchkar à Noratus

Nous visitons le cimetière de Noratus, qui comporte une très importante concentration de Khatchkar (խաչքար). Ce sont des sculptures sur pierres, formant des pierres tombales. C'est d'un délice d'ornementation. Ca se dit à peu près Rratsshkar. Le cimetière, bien que comportant des milliers de

tombes, comporte beaucoup de sépultures récentes. La pression touristique y est faible lors de notre présence. L'ensemble, ancien comme récent, est remarquablement plaisant.

Nous sommes harponnés par celle que nous avons appelée Mamie Bonnet, qui nous vend un bonnet aux couleurs de l'Arménie, pour 4000 ₺. Cependant ça génère un drame, car nous en prenons un second à une autre Mamie Bonnet. Fatal error ! La première en fait un de ces scandales ! Quelque part c'est démoralisant, car en fin de compte nous sommes amis avec tout le monde. Soit, passons, c'est anecdotique.

Du coup nous migrons vers le lac Sevan, sans rester sur Noratus. Nous devons contourner le gigantesque site d'antennes radioélectriques de Noratus, vers Hayravank. J'avais noté dans ma préparation, « chemin hypothétique ». La station radio offre un paysage curieux constitué d'immenses rideaux d'antennes. Après un long parcours, malheureusement émaillé de la présence de décharges, nous arrivons au lac Sevan. C'est quasiment une mer intérieure. Le paysage est peu avenant à cause de véhicules soviétiques abandonnés. Le lac toutefois est beau, agité de vagues, aux eaux limpides.

A la suite du très vaste site des antennes radio, nous longeons le lac dans un endroit assez improbable, une espèce de piste défoncée sans grand charme. Sur la carte, j'ai noté le passage vers Hayravank comme étant difficile, nous arrivons peu à peu au lieu concerné. Au loin, ce qui pourrait s'apparenter à un vrai bout du monde, une voiture arrive vers nous, cahotant dans les énormes crevasses. Le conducteur s'arrête à notre hauteur. Il nous est lancé le désormais traditionnel ինչ էր անում այստեղ ° et toutes ses variantes qui se résument à peu près à ça : que fais-tu ici ? Il est vrai qu'en fin de compte, on se le demande aussi. Avec insistance, le conducteur répète plusieurs fois le mot շուկ, շուկ ° Ca se dit choun, et en gros ça veut dire... chiens. Je devine-comprendre la présence de chiens errants dans le site des antennes radio ou bien au pourtour. Après 7 km de marche, le conducteur nous prend en stop et nous ramène.

Il fait sombre et nous partons dormir en campagne. Durant toute la nuit les chiens vont hurler. L'habitant avait raison. C'est un peu spécial, ce fut une décision raisonnable. Alors que nous sommes en pâture le long du ruisseau Gavar river, un troupeau de vaches passe sur l'autre rive à une heure du matin, dans l'obscurité la plus complète. Ca fait bizarre lorsque dans le noir, on entend des grosses bêtes rôder, surtout quand on parlait d'ours quelques heures plus tôt. Brolom brolom, brolom brolom font les sabots, meuh ensuite !

Mardi 4 septembre

Apocalypse hospitalier

De bon matin, après une belle rosée dans les herbes, nous prenons les chemins vers Hayravank. Au sein d'une échoppe de bord de nationale, un établissement à camions dira-t-on, nous prenons de l'eau et du hatz, gros pain rond qui conserve bien. Le but est de rejoindre Hayravank afin de monter ensuite dans les Geghama mountains.

En bord de la M10, nous faisons du stop car 8 km de route droite assez moche nous séparent du début de la rando. Un premier demande de l'argent. Peu de temps après, un second s'arrête. Dans la vieille Lada toute pourrie, les deux petits vieux sont d'une gentillesse indescriptible. Lorsque je propose des drams pour la course, le conducteur me tape la main : mais tu es fou toi ! fit-t-il en rigolant, avant de reprendre sa route avec son pote.

Avant de monter aux volcans, nous faisons un saut au monastère de Hayravank, (Հայրավանք). Le lieu est aussi beau que Sevan, mais moins fréquenté. C'est fort agréable. Nous y rencontrons deux

touristes de Toulouse, qui font un voyage depuis la France jusqu'en Mongolie, au gré d'un séjour très impressionnant. Bon voyage à eux. Nous esquivons par quelques chemins détournés et hasardeux les deux mamies bonnets qui viennent d'arriver à 10 heures.

Nous rejoignons le hameau de Hayravank, lequel ne possède pas grand chose de particulier. Il fait chaud, la montée est dure, la vocation agricole du secteur renforce la présence de mouches. Sur l'assez grosse piste, des camions montent très lentement. Reste que plus on monte, plus le paysage devient attractif. On quitte peu à peu le Sevan. De l'altitude 1910, nous montons graduellement à 2250. Le point d'eau répertorié semble ne pas exister. Dans l'immédiat ça ne pose aucun problème.

Des montagnes existantes, toutes des volcans, il a l'air très difficile de s'accorder sur les noms. Les locaux n'utilisent pas les noms des cartes. Quand j'évoque ces noms, ils ne connaissent pas. Lorsque nous montrons les cartes, tous sont fascinés. Les cartes et livres sont matières très rares et très précieuses en Arménie, et bien souvent feuilletés avec grand intérêt quand nous les sortons. Quant à nous, avec simplicité nous affublons les montagnes de surnoms, car les noms arméniens sont parfois confus.

Le premier volcan que nous longeons s'appelle Erablur d'après Open Street Map (2480m) Yeratumber d'après Google (ça semble faux), Երաբլուր en arménien, ce qui se traduirait par Yerrablur. Nous l'appelons Vank, du fait d'un monastère posé au sommet. Nous rencontrons un premier groupe d'agriculteurs, que nous saluons. Puis, peu à peu, la chaleur fait place à un mauvais temps qui s'installe. Au loin derrière nous l'orage tonne, puis très vite la pluie commence à tomber drue. On est mouillés, ça fait aussi partie de la randonnée.

Un véhicule quatre fois quatre vient à notre rencontre, en faisant des détours dans des bosses impitoyables. Le conducteur, Merto, nous intime de monter. On monte. Il nous amène à une espèce de caravane pourrie en métal. Ca fait 2 mètres sur trois. Dedans, on est 11.



Les agriculteurs se sont réfugiés afin de se protéger de l'orage. Certains retournent dehors, sous la

pluie battante, pour nous laisser de la place (c'est dire la gentillesse), mais finalement, nous parviendrons tous à nous agglutiner dans cet abri de fortune mais fortement bienvenue !

Assis sur un lit sommaire, mouillé, réfrigéré, je grelotte. Les gens fraternisent. Ils nous offrent de la vodka, des tomates, du fromage, de la vodka, de la vodka, des pommes, de la vodka ! Puis, voyant que j'ai un peu froid, Samo me pose sa veste sur les épaules, il me prend dans ses bras pour me protéger. On ne se comprend pas, Ես չեմ հասկանում mais presque tous se foutent de nous, rigolent, offrent encore tout ce qu'ils ont. Un autre agriculteur Vahe essaie de monter, il n'y a plus de place, il va se réfugier au tracteur. Lorsqu'on évoque la France, Samo fait des bisous. Il est maigre, rude, tanné, la barbe drue, fort comme un cheval, mais de son cœur émane une apocalypse hospitalier. C'est extrêmement touchant.

Peu à peu le gros temps passe. Lorsqu'on sort, on voit que de gros grêlons ont frappé le sol. Deux agriculteurs souhaitent monter au vank. Avons-nous le temps ? Oui bien sûr, nous avons terriblement le temps !! Du coup, la 4x4 est démarrée avec une pince, en chipotant dans le moteur. La montée est épique, ça cabosse, en première là-dedans le moteur hurle. Là-haut, le capot est ouvert car ça a chauffé. Ils mettent de l'eau dans le refroidisseur, ça bouillonne dru.

Là-haut sur le sommet de ce volcan, dans un monastère plus que superbe, et très largement supérieur aux Sevan, Hayravank, Marmashen et autres, la prière se met en place. Par respect pour eux, je balaye le site. Ça touche Samo, qui trouve ça important. Nico allume des cierges. De ce sommet, la vue sur le Sevan est imprenable.

A côté se tiennent des agapes, car plusieurs arméniens sont venus prier après l'orage. Il s'y trouve Armen, qui discute avec ses amis. Il nous offre, ainsi qu'aux autres, de la vodka et de la liqueur d'abricot (une denrée très précieuse apparemment), de la tomate et du mouton. Le tout est très fraternel.

Après ces amitiés, nous descendons. Les agriculteurs sont déjà retournés couper le foin, un répare le tracteur, l'autre charge la benne ; l'activité est dense et importante en cette fin de saison. Nous faisons les adieux, non sans mal, tant leur amitié simple et forte est quelque chose de naturel qui manque.

Le beau temps est revenu. Nous montons graduellement vers le second volcan, qui s'appelle Mazaz (3087m), Մազազ en arménien, mais semble être plus connu sous les termes de Azhdahak small. Vu sa forme, nous l'avons appelé la Tortue. Nous établissons un campement à son pied, dans une petite allée tondue fort agréable.

En pleine nuit, un 4x4 cherche sa route dans des pentes abruptes. Que ces gens sont courageux. Je me lève en sursaut afin de signaler ma présence, de peur qu'il nous roule dessus et qu'il soit surtout surpris de cette présence incongrue. Il passe à 30 mètres sans nous voir. La nuit est froide et belle.

Mercredi 5 septembre

En terre mongole

Tôt le matin, le soleil baigne les steppes d'une lumière apaisante. Nous ne sommes toujours pas remis des émotions de la veille, même si sans détour, on sait que la randonnée à suivre ne sera pas des plus tendres. Tout va bien, on est bien. Une forte rosée mouille les bivvy-bags, qui font plus qu'allègrement l'affaire pour de la belle étoile agréable. Oui il caille un peu, ce n'est pas grave.

Aux steppes tondues par les agriculteurs, ou bien ondulantes au vent, des bip-des-prés signalent leur présence en flutant des trilles et vite-les-loulous partent en meute comme de petites flipettes. Au-dessus, de grands aigles nous surveillent. Les steppes débouchent sur une pseudo-piste cabossée, où un camion venant dans notre dos à 5 km/h, destroyed-à-mort, nous embarque au petit matin. Il s'agit de Saqo, agriculteur, qui monte de l'eau aux vaches. A la citerne nous prenons de l'eau pour nous !

La famille nous invite pour un déluge hospitalier. Dans un baraquement en béton ayant vu passer la moitié de toutes les guerres du monde, une vieille publicité en plastique pour un téléphone pas donné fait office de mur du fond. Le café est servi. La grand-mère saisit un seau qui est une insulte à la salubrité. Elle nous sert du tan, թան, qui apparemment se prononce thann. C'est un lait caillé comparable au dough iranien. C'est cru, fort, en fait très bon. Les mouches volent par centaines.

Inévitablement dans l'après-midi, nous sommes malades, mais ce n'est pas grave. Il fallait honorer ce don, car c'est si précieux pour eux, et puis pour nous, malgré les conséquences, c'est toujours une source de joie.

Ils sont fascinés par le petit livret de phrases usuelles en français-arménien, Saqo se marre lorsqu'il lit 'en français' : je veux me marier avec vous ! Pendant ce temps, les enfants préparent la traite des vaches. Le petit est intrigué, la très petite est timide ; ils devraient être à l'école mais s'occupent de travaux agricoles d'ores et déjà durs. Le patriarche, aux lunettes teintées en bleu, est inquiet que nous n'ayons pas de flingue pour buter les loups. Rapidement les travaux agricoles reprennent. La vie est austère ici.



La suite est la montée vers la Tortue, qui possède un raidillon assez marqué. On est fatigués comme de vieilles biques et franchement, ça laisse songeur. Nous rampons comme de vieux crapauds grabataires sur même pas 900 mètres de dénivelée. Ah les lopettes ! Bref, nous contournons la Tortue lentement mais sûrement. Peu à peu ça devient au milieu de nulle-part, avec comme seul

paysage des immensités de steppes, vallonnées, émaillées ça et là de gros volcans endormis, masses qui induisent un grand respect. On se sent tout petit.

C'est de la sorte que nous arrivons au troisième volcan, qui s'appelle Black Ridge d'après Open Street Map (3225m). Ce serait le Sevsar, montagne noire, ou plus communément Sevkatar, Սևկատար en arménien. On serait tentés de l'appeler le gros machin, tant il faut trois plombs pour le contourner ! C'est une énorme masse noire de lave, les replis laissent bien imaginer les vomis de laves, déglutis depuis le sommet et devenant peu à peu mous, puis solides. Cette montagne, bien que majestueuse, en soi n'est pas si tant avenante. Les petits monts à droite, rouge et totalement craquelés, laissent rêveurs. On a l'impression que la terre, enfin les entrailles, ont été poussés depuis le dessous puis crevassés. Il ne devait pas faire bon d'entamer une randonnée ici il y a 3918 ans, date de la dernière éruption. Ouh... mais en fait c'est proche, ce ne sont pas des millions d'années !

Dans un lieu répertorié sur aucune carte, mais en tout cas en ligne droite entre le Sevkatar et le Qarhanq, il se trouve une maison. Elle est repérable d'assez loin au vu du relief steppique de cette zone. C'est en fait une tombe couverte, formant un bâtiment, ainsi que quelques tombes de bergers datant de 1974. Une grande table en métal permet un repas, ce que d'ailleurs on fait ! Comme la seule photo d'internet du lieu représente un mec effondré de fatigue sur la table, Nico me prend en photo effondré sur la table. Ahah les guignols !



Durant le repas, un berger vient à notre rencontre. C'est un vieux yézidi très peu loquace. Je reviendrai sur les yézidis dans la soirée. Cet homme est dur comme un bois sec. Sa main tenant un fouet est devenue un crochet tenant un fouet, tant il doit dormir avec – toute sa vie toute sa vie le bonhomme. Dur comme le climat du site, le gars est habillé d'un costard datant des années soixante. Son passage a plus l'air d'être un contrôle qu'autre chose ; c'est en quelque sorte compréhensible car de manière floue nous franchissons une frontière invisible, nous passons en territoire yézidi. Comme je le redis, je reviendrai sur cette particularité au moment adéquat. Le vieil homme s'en va comme il est venu, sans un mot.

La suite du trajet est toujours plein sud. Quittant les steppes de moyenne altitude, nous arrivons désormais dans les 3000. Nous longeons Petit Chieur Noir, 3139m, apparemment nommée Qarhanq, Քարահալկը en arménien. Je décline toute responsabilité quant à son surnom, c'est de la faute à mon frère ! C'est un petit volcan, tout en longueur, qui possède d'innombrables déglutitions de lave. Peu à peu ce compte-rendu devient intestinal, mais en fin de compte ça représente pas mal l'ambiance. Une erreur d'azimut et d'interprétation de carte me dérive de 400 mètres. De ce fait, je guide nos pas entre le Shushan (Շուշան) et le Shamprasar (Շամփրասար), deux monts un peu secondaires dans la tripatouille de noms, mais à vrai dire remarquablement jolis. Cela fait arriver en plein dans un campement yézidi.

Les chiens gueulent. C'est une marque de chiens qui m'est inconnue, je n'avais jamais vu. Ce sont comme des chien-hyène. Très gros coffre, petit cul, grosse gueule baveuse, aboiement hargneux provoquant que tu suivras les ordres oui-chef bien-chef ! Un maître de campement vient. Il nous demande ce qu'on fait là. On lance en explication un habituel bouillon de soupe d'arménien médiocre. Le type est à la fois distant et timide, il nous invite à la yourte pour prendre un « sourj », un café.

Au vu du lieu, à savoir une yourte comme en Mongolie, je sais que nous sommes en plein dans la culture yézidie. C'est très différent. Immersion totale, mêlée de craintes (ne pas les blesser) et d'attraction immense. L'intérieur de la yourte... Ouuuah ! Beau ! J'ai du mal à dissimuler le bonheur d'avoir été invité en un tel lieu. C'est une grande tente, avec 12 lits bien répartis, une table, une cuisine derrière séparée par un drap. Un poêle aussi, antique, avec au sol un petit tas de coke. La salle de bain, un meuble ayant fait la guerre du Viet-Nam, pour miroir une vitre brisée en biais de 10 centimètres sur 10. Ils nous offrent café et biscuits secs. Les biscuits sont immangeables. Mais pour eux, cela se voit dans la manière de les servir, c'est une matière précieuse. Nous sommes honorés comme des rois au sein d'une pauvreté spartiate et d'un dénuement complet.



Les yézidis sont très difficiles à définir pour moi, manquant de culture sur le sujet. C'est en tout cas une minorité de l'Arménie, mais aussi une minorité en d'autres pays. Ils sont une minorité

confessionnelle avant d'être ethnique (encore que..., bref c'est compliqué). Leur religion est ressemblante (apparentée ?) à un Islam archaïque puisant ses sources profondément dans l'Iran ancien. Ils parlent une langue particulière, le kurmandji. On les associe souvent aux kurdes, du fait qu'ils sont nombreux dans cette terre sans pays. Les nôtres proviennent d'Abovyan, ils montent à la montagne à la belle saison (mi-mai mi-septembre). Ils font paître des troupeaux, avec des chevaux petits et très fougoux. Immersion directe en Mongolie.

Du fait de leurs incessantes persécutions, les yézidis sont très distants. On n'a pas retrouvé chez eux l'énorme marée-montante-d'affection des arméniens. Distant, timide, observateur, un peu froid parfois aussi, le yézidi nous a souvent regardé de loin, avec affection certes, mais voilà un peu de loin. Malgré tout ils ont déroulé le tapis rouge autant qu'ils le pouvaient. La situation est à aborder avec immense respect.

C'est donc pour ça... que simplement ils se réfugient dans les terres les plus hautes et les plus inaccessibles. Plus d'arméniens ici au milieu de ces volcans millénaires et pour bien des kilomètres, mais donc le peuple yézidi. A Gyumri, il me fut expliqué que les yézidis sont une minorité en Arménie, certes, mais qu'ils ne subissent en cette terre ni persécution ni mépris. Ce n'est pas le cas ailleurs, loin de là (notamment l'Irak).

Lors du café, avec notre hôte Meher nous avons appris les mots de base du kurmandji. Zavrazime bonjour, aggio, au revoir, puis quelques autres. Les yézidis, chevauchant de fougoux « hasp », c'est leur mot, nous ont regardé comme des numéros de cirque lorsqu'on leur a sorti ces bonjour-au-revoir, mais ils ont bien rigolé. Leurs chevaux ne sont pas des « zin », à savoir cheval en arménien, eux disent hasp. Il me semble que ce sont des juments très énergiques, bien que le dictionnaire kurmandji-anglais traduise ça cheval. En gros mystère.

Après cet accueil, le soir tombe lentement. Quelques yézidis ont déjà quitté les lieux afin de rassembler les troupeaux. Il nous est indiqué le chemin pour quitter la dérive, puis en quelques encablures, nous rejoignons le très beau lac Akna. Au passage, nous longeons le versant d'un volcan sur lequel ont été disposées de grosses pierres pour former un prénom yézidi. Il pourrait s'agir d'une tombe, mais là encore, les explications que Meher nous a généreusement données ont été difficiles à saisir pour nous. Quel dommage.

Nous cachons les sacs afin de... non pardon, on est au milieu de rien là, nous posons les sacs au sol puis brièvement montons l'Aknasar (3258m) afin de profiter d'une belle vue. De retour en bas il fait nuit. Nous installons le campement. Après mon téléphone qui est mort (plus de possibilité d'informer la famille, plus de réveil), le bruleur à gaz est mort. On partage un bruleur pour deux ! Repas pris à la nuit – il caille – en sac de couchage.

Durant le début de soirée, un orage court sur nos trombines, euh ma foi pas très éloigné le bougre, mais ça se passe bien. La tente aura fait son office.

Jeudi 6 septembre

Saint-Graal d'anniversaire

A je ne sais pas quelle heure, puisque désormais on n'a plus d'heure et qu'on vit au rythme du soleil – en ces montagnes ce n'est pas plus mal d'ailleurs – l'aube qui nous réveille est celle de mon anniversaire. Au bord du lac Akna, le moins qu'on puisse dire est que ça fait bien plaisir, beaucoup plus que le quelconque moindre objet (quoi que non, je souhaiterais là maintenant, des gâteaux à offrir aux yézidis). Un soleil généreux baigne la steppe. Ah, c'est bien ! Le petit déjeuner est pris en sac de couchage. A 3032m, on caille un peu, il doit faire zéro, on est à l'aise malgré tout.

Le lac Akna, en arménien Ակնա, Akna Lich, est un petit lac de montagne aux eaux glaciales et limpides. Comme tout lac de montagne, il impose un silence et une majesté de taille. Il est placé dans un vaste élargissement plat, ce qui fait que ses berges sont d'immenses terres d'accueil pour les troupeaux.

Il est inévitablement tôt lorsque nous quittons ses berges, mais je n'en sais plus. Nous orientons nos pas sur un monument qui nous fait de l'œil. Il s'agit d'un petit cimetière de bergers, quelques tombes tout au plus ; abandon et beaucoup de chardons autour, c'est un site ancien. A l'œil d'un ignare, cela ne semble pas s'intégrer dans la culture yézidie, ce sont de vieux arméniens visiblement, des bergers probablement. De gros tas de pierres aux pieds des montagnes nous ont fait penser à des sépultures, peut-être yézidies.

Le katadyn est rempli d'eau à max, tout va bien. Nous quittons les lieux et mettons le cap sur le Gekhmagan, en arménien Գեղմաղան, 3319m, qui donne le nom aux Geghama Range. Il paraît sympa comme tout le gros volcan, il est tout proche... Ah bah non il est tout loin le vieux lascar ! L'immensité de l'ouverture de la steppe porte la vue à des kilomètres, on a l'impression d'y être en 10 minutes, mais il faut 2 heures. D'une manière générale en Arménie, tout est loin (mais on s'en plait bien, dit le dicton).

Arrivé au volcan suivant, on est complètement vannés. Comment ça déjà ? C'est pas drôle. Et puis, en Arménie, on avance comme on dit bonjour : lentement, tranquillement. On le contourne longuement puis faisons une pause. Ca devient sérieux devant. C'est le Crocodile, 3458m, qui serait le Western Aghusar, en arménien Արևմտյան Աղուսար.



Les coulées de lave autour du Crocodile

Le souci qui se pose, c'est que le volcan précité a fait d'immenses déjections de lave molle, qui se sont superposées en grandes langues sur du kilomètre en enfilade. En résumé comment dire, des coulées de 300 mètres de long, 100 mètres de large, 30 mètres de haut. Le problème, c'est que la lave ayant refroidi, ça s'est fragmenté en gros blocs de 50 centimètres, empilés à l'envi sur du bazar

chaotique. Dur à parcourir, ce d'autant plus qu'à faire un faux-pas, on est très loin, sans téléphone. Il n'y a pas un chat. Précaution de mise. Il faudra deux heures pour passer cet obstacle, répertorié sur aucune carte (et autant dire que la vue aérienne de google est une bouse de vache). Astuce : nous sommes passés à l'ouest. La vue depuis le Azhdahak nous offrira la réponse qu'à l'est, il n'y a pas de cailloux.

C'est un peu fourbu qu'on arrive en bas du Croco. Nous sommes au pied du mont brûlé, apparemment appelé Dimatsler, en arménien Դիմացլեր. Curieux nom peu arménien, mais quand je lis l'arménien précité, ça donne ça. C'est un joli volcan, bien que petit (3307 m, et nous sommes stationnaires à 3200 m). Son aspect totalement dénudé et parfaitement conique en ferait presque un terril du Nord. Il est particulièrement brûlé à sa surface, d'un aspect noir plaisant à la vue. On imagine la lave couler et faire fssssshhhh.

Devant nous se dresse la très imposante masse rouge-et-noire du Azhdahak, 3597m, Ածխախալ en arménien, qui représente le sommet des Geghama mountains. Il est midi, on va se faire un petit repas, et puis on a le temps, cette après-midi, on va se faire un petit graal d'anniversaire. Après un repas constitué de lavash et de plus grand-chose, ah bah oui zut en fait, pas grave..., on prend du temps afin de dissimuler les sacs. Ils sont enfouis sous des gros cailloux de lave qui chantent aigu quand on les cogne. J'ai été culotté sans m'en rendre compte, car j'avais laissé tout l'argent et le passeport dedans. Bon ça va, c'était bien caché et il n'y a pas un mammoth à la ronde.



Au sein d'un ciel qui se charge peu à peu, nous montons tranquillement. Ah bah elle dépose sa mémé la montée. C'est assez dru, assez venteux, puis plein de lave ronde glisse sous les pieds. Mais, honnêtement aucune difficulté n'est à craindre, il faut juste y aller à son rythme. Le long de la montée à gauche, le rouge impitoyable du volcan Azhdahak, dont la couleur est belle à contempler, à droite le gargantuesque Կարմիր կասար, qui serait à traduire par Kamurch, ou encore (littéralement), arête rouge.

En premier apparait la caldera, qui semble logée dans un vaste espace qui s'est effondré. Elle fait 400

mètres de large et est remplie d'un lac de fonte des neiges. C'est magnifique. Plus haut se trouve le pic. Au vu des nuages qui vite-vite grimpent les pentes, on y monte en premier, pour essayer d'être avant eux. Un drapeau arménien flotte au vent, ainsi qu'une croix en métal. Des kerns sont dressés. Nous montons notre premier kern arménien « nous n'avons jamais été aussi éloignés ! ». Il y en aura trois.



Le Azdahak vu depuis la steppe, puis la caldera

Là-haut, il caille sa mère. C'est la fin de saison tout de même. La vue révèle notre parcours (65 km), jusqu'à Vank. Un œil très attentif devine les antennes de Noratus. Ah c'est beau c'est beau. Faut signer une loi pour que ça soit anniversaire tous les jours. Nous redescendons et faisons le tour de la caldera. L'eau est limpide et soufflée par les rafales, ça fait des dessins fugaces. Le paysage offre des frissons de ravissement. Puis bon, c'est que quand même on n'habite pas dans le coin nous, alors on redescend doucement.

Presque 400 mètres plus bas quel contraste... Température, vent, c'est moins hostile. Oh comme il doit faire bon d'être au sommet du Azhdahak un 29 janvier à 4h34 du matin !

Nous faisons un gouter de quatre heures avec ce qu'il reste, puis commençons la longue descente. L'azimut est un sud-ouest parfait, afin de rejoindre le monastère de Geghard, à l'occasion vers 19h30, poser un campement et puis voilà, c'est bien. La nuit noire est tombée sur les coups de 20 heures en cette saison, d'où le fait que ça s'arrête tôt. Brutalement le paysage change d'aspect.

C'est une vallée fort large, évasée, en pente douce. Au vu de l'exposition au soleil, les herbes sont assez bien cramées et en tout cas dès qu'on passe la cote 2500, totalement cramées.

Je pensais qu'on allait s'enfiler ça rapido, mais non tout-est-loin-bis ! Bien que ne sachant pas trop où on est, j'imagine que nous avons campé à la cote 2850, près d'un immense ravin. La vallée ne possède pas beaucoup de repères.

Fatigué et nuit lamentable, à cause d'un stress ridicule. Autrement le site est d'un solitaire remarquable, seul un campement yézidi au loin et quelques ouah-ouah distants. Beaucoup d'étoiles dans le ciel.

Vendredi 7 septembre

Wolfenstein 3D quand tu perds

Nous démarrons la journée à l'aube. Cette heure à venir est simple, rejoindre le monastère de Geghard en descendant cette large vallée. Heure à venir qui fait l'objet d'un optimisme d'hurluberlu, il aura fallu la matinée ! Lors des premiers cent mètres, nous devons contourner une vaste digestion de lave s'étant épanchée, sauf que cette fois-ci elle fait 100 mètres de haut. En bas un chien vaque à ses affaires, probablement de la chasse à des petits mammifères. On le laisse se faire la malle afin de ne pas provoquer l'animal. Le mont est bordé d'un grand cercle en pierres, légèrement informe, et au cœur plein de monticules de pierres. Epierrage des champs ? Peu probable. Eventuellement un cimetière aux sources anciennes. Qui sait...

Au gré d'un parcours devenant invariable, le temps se fait long : vallée cramée sous les pieds, gros ravin à sec à droite. Au loin un campement yézidi s'annonce : bonne nouvelle, on va pouvoir prendre des nouvelles du trajet ! Les chiens gueulent, le monsieur arrive seul. Il s'agit en fait d'un arménien, vivant dans une espèce de petite tonnelle. Quelques jerricans font office d'eau potable, vu qu'il n'y a pas de source ici en cette saison. Le simple résumé est que le gars est dans une extrême pauvreté.

Il nous indique la direction et j'en prends l'azimut. On le suivra au plus précis possible. Après un parcours long et long et long, je suis comme dans Wolfenstein 3D, lorsque dans le jeu vidéo, le gentil -le commandant Wlaskowitz- bah il meurt. Les vies sont à vide et le visage clignote rouge. Je ne sais pas pourquoi je suis aussi pulvérisé, peut-être la mauvaise nuit, peut-être la mauvaise nourriture (c'est un peu juste, un peu de défaut de prévision), peut-être qu'il fait chaud et que c'est morne.



Arrivé sur une espèce d'énorme rétention d'eau, totalement à sec, j'oriente nos pas vers le sud afin de passer le gros monticule tout en longueur, puis descendre abruptement sur le monastère. Seulement on arrive dans une pâture inclinée, comportant 2 chiens et 2 bergers qui dorment. Je comprends que le monastère, c'est pour moi une erreur d'azimut, ah zut ! Du coup on contourne les chiens. Ca wouf sommairement, les bergers sympas font signe et conseillent de descendre.

A l'arrivée sur Geghard village, je clignote violet : la mort est une question de secondes. [Y déceler juste une légère pointe d'exagération !] Un ruisseau bien alimenté permet de s'hydrater posément sous un noyer. Le village est d'ailleurs une oasis verte dans un univers pelé. Le site est agréable, surtout en cette fin de parcours, mais en contrepartie très-petit très-rural et ne comporte pas de magasin selon une habitante. Après une pause à l'ombre, un camion sur-archi-plein passe sur la petite route défoncée et rectifie les noyers à son passage !

Concernant Geghard, en arménien Գեղարդ, déjà personne ne le dit pareil. Ca se dit Gejard avec la jota espagnole, Герард avec l'orthographe russe, mais à lire Гехáрд. Alors en français, dur à dire car on n'a pas ça : GuéRRHard, avec un rrrh dur, ce serait le plus proche. Bref, quelle que soit sa prononciation, on a loupé le monastère à 3° de dérive, trop au nord. La descente vers le monument s'annonçait de toute manière terrible vu l'état physique général, donc tant mieux. Ah non, sauf les Gata que Chloé m'y avait conseillés ! (ahah, il ne perd pas le nord le fou !).

Au sortir de Geghard, nous prenons à pieds la route de Garni, vers un magasin, car nous rêvons de fruits et légumes après ces jours de nouilles chimiques, et surtout... de **PASTEQUE** !! Là ça devient de l'obnubilation ! La route descend en lacets et il n'y a pas un chat. Seules deux voitures passent, une pleine à craquer, une seconde qui s'arrête 30 mètres après. Euh, 8 km dans cet état ? Pastèque ?

Un arménien devant une villa luxueuse (on ne sait trop quoi, éventuellement un très beau gîte de vacances) ne nous demande même pas ce qu'on fait là, mais nous invite à la vodka. Sans que je ne l'entende, mon frère sort un miraculeux « hivand em », je suis malade, en me désignant. Ca calme la vodka. Puis en russo-arménien-tendance-serbo-croate-maladroit, une discussion s'installe. Le gars perçoit le malaise et propose de nous descendre pour le gaz. En effet, les Lada ne roulent pas à l'essence mais au gaz, ça vient de Russie et c'est moins onéreux pour les arméniens. Il nous demande 1000 ₺. C'est loin d'être onéreux pour le service rendu, ça lui mange une demi-heure sur son temps de midi, pour 16 km de course. Merci ! Notre chauffeur s'appelle Dorik, il nous dépose en plein centre de Garni, nous indiquant au passage le lieu d'attente du marshrutka vers Erevan. Il est 11h55 lorsque nous détenons, pour un prix dérisoire, une gigantesque pastèque en mains !!

C'est probablement ridicule, mais qu'est-ce que ça fait du bien de dézinguer de bon cœur une pastèque entière ! Ca fait du fruit, du sucre, de l'hydratation, du baume au cœur ! Après cet épisode bonheur-simple, nous partons à la recherche d'un lieu tranquille. En effet Garni en cet endroit forme deux rues en croix, c'est assailli de bus touristiques. Un peu à l'écart derrière l'église, nous trouvons un jardin abandonné, ce qui permet une sieste réparatrice. Wolfenstein 3D va graduellement mieux !

Après cette pause à l'ombre, nous partons voir par curiosité le temple de Garni (Գառնի), potentiellement le site le plus touristique d'Arménie. Bon on est à côté, autant voir ! L'allée piétonne est bordée de vendeurs. Un essaie gentiment de me vendre des saucisses hors de prix pour des locaux, mais abordables pour des touristes. Un « hivand em » devient le mot magique. Ca le calme tout de suite, peut-être a-t-il peur d'avoir du vomit sur les chaussures ! Nous n'avons pas reçu le moindre harcèlement ni d'agressivité de la part des vendeurs. En plus la plupart ne vendent pas de camelote, mais du miel, des fruits, des salaisons, des gâteaux. Ca en dit long sur le tourisme respectueux, ce qui n'est probablement pas fait exprès, mais en tout cas c'est remarquablement bien.

Le temple est grec. Il est beau. Le tourisme n'y est pas pénible, en tout cas lors de notre présence. Il s'agit de beaucoup de bus d'allemands ou de russes. Ils prennent leur temps. Au fond, on voit les orgues basaltiques dans les énormes gorges de l'Azat. Paysage impressionnant. Tout au fond désormais très loin, notre Azhdahak.

Nous admirons assez longuement sur un banc le ballet des selfie arméniens, qui ne sont pas de simples photos. C'est fait refait-refait, avec soin, jusqu'à l'obtention de la perfection. L'important semble être de sauter devant et d'être pris en vol dans un esthétisme théâtral.



Au sortir, quelques taxis essaient de nous transporter, et constatent avec un dépit lisible sur le visage qu'on se rend au bus-stop comme des locaux. Quelques dames d'ailleurs s'en amusent, elles sont très admiratives devant notre arménien lamentable ! Un monsieur nous vante Jack Shiwak, France, France ! Le marshrutka arrive. Véhicule rempli, le conducteur nous fait monter à l'avant. Sauf que Geghadir, Voghjaberd, Jrvezh, il prend encore du monde, arrivant même jusqu'à ne plus réussir à faire embarquer. Ca devient une fantastique bétailière. Personne ne se connaît, entassé-courbé, mais ça discute et ça se marre, c'est ça l'Arménie !

Prix dérisoire, 500 ₼ pour deux. Nous sommes lâchés à un endroit totalement inconnu, peut-être sur Kochinyan street. Plusieurs personnes indiquent de prendre le 5. Un monsieur fraternise, il explique être maître de jeux d'échecs et professeur d'université. Puis le 5 en question arrive. Au gré d'un parcours devenant de plus en plus dense, on finit par descendre à Opéra. C'est à ce point une bétailière que je n'arrive pas à payer ! Je fais passer de main en main une somme supérieure, ne sachant pas combien ça coûte ni ne pouvant le demander. Ca semble convenir !

On se rend au One Way hostel, mais malheureusement l'établissement est plein. On nous envoie à une succursale à Tumanyan, mais malheureusement pareil. Nous tentons deux établissements complémentaires, mais il en est de même. Finalement nous prenons un dormitory de 10, au Welcome Friends Hostel (75 Yeznik Koghbatsi Street). La question des dortoirs est très répandue en Arménie. C'est peu cher et coutumier. Bon le résultat est que, à condition d'être fatigué, d'avoir des boules-kies (indispensables), ça le fait bien. Il est vrai que l'établissement ressemble à un hôpital, mais le personnel est gentil. Bref ça s'est bien passé.

Demain on part à Gyumri pour de nouvelles randos. On possède quelques heures tranquilles sur Erevan. On y fait quelques tours, puis cherchons un restaurant. Nous allons à un établissement pas

trop mal, Zatar Pizza, à deux pas de la Tigran, sur Mher Mkrtchyan Street. Ils font salade et toshka. En gros c'est bien, sans être le palace. Une tête dépasse lentement des banderoles. Sur le trottoir, un mendiant demande à des clients des restes non consommés. Je ne supporte pas, je vais lui donner de l'argent.

On baguenaude un peu sur Republic Square, toujours aussi agréable, puis sans qu'il ne soit bien tard, la fatigue nous emporte. Bonne nuit ! Le lendemain matin, Wolfenstein 3D a eu les batteries au vert.

Samedi 8 septembre

Pourquoi ne venez-vous pas au Kasa ?

Nous démarrons assez tôt, en vue de rejoindre Gyumri et d'y entamer la randonnée. Pour ce faire, nous allons à pieds vers Kilikia, qui est la grosse gare des bus au sud d'Erevan. Arrivé sur place, on se fait accoster par des dizaines de chauffeurs de taxis en nuées : Alaverdi, Tbilissi, Dilijan, disent-ils... Et ils suivent et ne lâchent pas. Kilikia aura été ma seule réaction de rejet du séjour : hey c'est bon les gars-là !! La gare est bien entendu abandonnée, vide, mais en cours de serpillière. Elle brille.

Après discussion pénible avec les taxis, il s'avère qu'il n'y a pas de marshrutni vers Gyumri : information fautive du Lonely Planet, et cette rare fois les taxis disent vrai. De 6 à 8 personnes se groupent autour de nous, un peu pour nous traper, mais de plus en plus pour nous aider. Une très jeune fille nous indique que la station est derrière la gare ferroviaire. Ah mazette d'accord, mais c'est loin ! Un taxi nous y amène. La somme, que nous avons demandée au préalable, n'est pas exagérée. Le chauffeur est désagréable, mais il nous dépose au bon endroit et s'assure que nous montions au bon marshrutka.

Lequel arrive assez rapidement d'ailleurs. Minibus de 8 personnes en bon état. Les sacs à dos sont sur les genoux parce que le coffre est rempli de fleurs ! En Arménie chaque chose est précieuse, même les trajets, ça ne roule pas à vide ! Le trajet de 120 km prend environ 3 heures. Toute la longueur est intensément en travaux publics.

A Gyumri, nous arrivons dans une ville qui a l'air grande. C'est très animé car un marché s'y déroule. On se rend compte avec surprise qu'il est déjà midi et demi. Du coup, on prend des khorovadz, sorte de brochette mise en lavash avec des légumes. C'est une grille sur un feu et l'affaire a l'air familiale. Ils sont 5 pour le faire et ça devise très longuement sur le sujet. Il sort de nulle part un boucher avec de la viande en mains. Le repas est correct et ... pas malade, miracle ?!

Après ce repas, nous continuons dans le dédale de rues. Le but est de prendre un logement à Gyumri, visiter la ville, puis ensuite partir en randonnée, faire le lac Arpi et visiter les secteurs ruraux. Ma carte de Gyumri est mauvaise et à ce moment, la ville me semble grande et difficile à gérer (ce sera une fautive impression). Sur Ankakhutyan square, je consulte brièvement le papier. Une dame et deux autres personnes s'arrêtent.

-Angela : դուք կորցրել եք °

-Vincent, en arménien : Nous sommes des touristes français, nous cherchons Artush & Raisa.

-Angela, en français : Si vous êtes français, pourquoi ne venez-vous pas à Kasa ? (association humanitaire francophone).

-Vincent : Nous avons rendez-vous à Kasa cette après-midi.

-Angela : ???!!!???

Au bout de l'Arménie, au milieu de nulle part, la première personne qui vient vous aider, il s'agit ni plus ni moins de la comptable d'une entreprise humanitaire avec qui vous avez pris des engagements, bref des connaissances communes, qui plus est assez précieuses. C'est ça l'Arménie !

Elle nous amène à un hôtel bien placé, mais celui-ci est en travaux et se trouve être fermé. Du coup, nous prenons un taxi afin de rejoindre Artush, Ayzavovski street. Le chauffeur, âgé, placide et d'une grande gentillesse, ne sait pas où c'est. Du coup il se rend sur place. Ça devient de sacrées allées de terre, le bitume étant récupéré par les habitants afin de s'en servir comme combustible pour les rudes hivers. Il demande mais personne ne connaît. Puis en fait, sans difficultés, soudainement on trouve le lieu. Comme il n'y a plus de place, le gérant Martin nous place dans un salon, sur lits de camps, et il dormira à côté de nous. Bien qu'ubuesque, la situation n'a posé aucun problème.



A Gyumri près du Kasa

Nous achetons des fruits et légumes à une minuscule échoppe pauvre. Nous sommes accueillis au premier centième de seconde par un déluge d'amitié, les deux dames sont adorables.

Nous redescendons en ville puis apprenons sa géographie globale. C'est très surmontable en réalité. Nous allons à mon rendez-vous au Kasa, ce qui prend un peu de temps tout de même. Ensuite au crépuscule de la journée, nous sommes accrochés par Grigor, une personne âgée qui nous colle et qui գրողել en arménien à n'en plus finir. Nous ne comprenons rien mais il en rajoute. Il est imbibé, veut boire de la vodka avec nous et qu'on dorme chez lui ! De passage dans une rue, j'aide vite un prêtre et un jeune à porter une échelle. Le jeune, Erik nous explique des spécificités religieuses locales. A deux pas de là, notre présence a essaimé, des jeunes nous disent bonjourrr en se marrant.

Nous clôturons la journée en allant au Հացատուն Գյումրի Gyumri Hatsatun, restaurant de spécialités géorgiennes. Nous prenons comme strictement tout le monde des khinkali, sortes de gros raviolis bien gouteux. Sans plus le savoir que ça, il semble que nous ayons eu une bonne pioche question établissement de restauration.

Je vois des personnes en difficulté au niveau d'un selfie, de ce fait assez bruyamment, je dis à mon frère : il va falloir les aider, on a une mission ! Fuse alors juste derrière : vous êtes français ? Réponse oui ! Vous avez du temps ? On a plein de temps ! Nous sommes invités pour un cognac arménien.

Il s'agit de Sergei, un gymreysi, qui a émigré à Cannes en France, en cause de la souffrance endurée suite au tremblement de terre du 7 décembre 1988. Il nous explique non sans douleur qu'entre 1990 et 1995, ils ont mangé la nourriture des chiens et partagé avec les rats. En 8 secondes la ville a fait un bond de 100 ans en arrière : infrastructures démolies, plus d'eau, d'électricité, de gaz, plus de service public, plus de nourriture, logements dans des domiks (des containers de camions transformés en habitation). Ca a été très très très très dur. Il a passé exactement la moitié de sa vie en Arménie, l'autre moitié en France.



Une rue de Gyumri

A ce jour et suite à la révolution de mai 2018, le climat positif de l'Arménie lui fait songer à un retour au pays. Il est là pour ça, évaluer, tâtonner. Aussi il nous explique de nombreuses spécificités locales. Il nous témoigne que selon lui, le marché ne devrait plus exister de la sorte, c'est trop insalubre, la pratique d'un autre temps, que seule les personnes pauvres des villages alentours y vont. Il nous demande ce qu'il faudrait faire pour améliorer l'Arménie. Réponse : implanter des arrêts de bus, pour savoir où c'est ! Mais surtout ne pas changer le cœur des arméniens. Leur gentillesse est précieuse. Ses amis arrivent, nous partons. Ce fut une riche rencontre.

Dimanche 9 septembre

Mama, maaaaa !

Tôt le matin, les deux dames de la minuscule échoppe pauvre sont déjà à l'œuvre. Nous n'avons pas de plan d'attaque en vue de visiter Gyumri, mais pensons qu'aller chercher un café au centre en passant par les quartiers excentrés est un bon objectif, tout en gardant à l'idée qu'à 9h30, nous souhaiterions être à l'office religieux, qu'on appelle la célébration. Nous orientons tout d'abord nos pas sur une volumineuse cheminée. En réalité c'est tout ce qui reste de l'usine, comme bien souvent d'ailleurs. Tout le reste s'est effondré. Dans les pourtours de la ville, plus nous avançons dans les ruelles, plus ça devient pauvre, très pauvre. Je ressens un certain malaise à faire des photos, qui seront limitées du coup.

Géographiquement en réalité, plus on descend dans la partie basse de la ville près du canal, plus ça devient des bidonvilles. C'est affligeant de pauvreté. Au-dessus, ce sont les domiks entassés, au milieu des herbes folles. Les carcasses et les portes de voiture font office de clôtures. Les habitations sont des cabanons de choses et d'autres, souvent un toit en tôle faisant office de ce qu'on peut. On pourrait se dire : oh c'est moche, quel taudis ! Mais non, la simple réalité est que ça fait mal au cœur. Remontant les sentiers, nous sommes suivis par un chien. Il y a des centaines de chiens errants dans Gyumri, tous silencieux et amiteux. Il nous dit : je suis votre chien ! Ce n'est qu'au Kalbassi park, 45 minutes après, qu'il nous quitte au détour d'une poubelle alléchante.

Un café est pris au pied de la cathédrale Yot Verk church. La police se signe, puis entre dans l'établissement, comme tout le monde. La coptée commence tout d'un coup, sans prévenir. A l'intérieur, c'est curieux. L'espace est vide de sièges, les gens sont debout. Ça va, ça vient, ça allume des cierges, ça va au sanctuaire ; tout est mouvant. Les gens partent au bout de 10 minutes, sauf quelques grands-mères vêtues de noir qui mirent beaucoup de zèle dans leurs prières. L'office est déclamé de manière monotone, les gens vont et viennent tout le temps, voire même téléphonent. Cependant on ressent une grande ferveur. Un diacre me repère et il me regarde très-très méchamment (il l'a fait pour d'autres aussi). Il a l'aspect d'un tueur en série ! Comme l'office dure 2 heures 30, nous reviendrons ensuite.

Sur ce nous nous rendons au marché quotidien, juste à côté. L'animation est aussi dense que la veille. Nous allons évaluer les propos de Sergei. De prime abord, beaucoup de fruits et légumes dans des étals. A droite une longue allée à part, les gens les plus pauvres, qui disposent quelques fruits de leur jardin, en seau ou au sol. Lorsqu'on essaie de les prendre là, une dame refuse qu'on paye. Elle veut nous les donner, mais je veux absolument la soutenir dans sa vie si dure. Nous prenons un petit déjeuner dans une échoppe minable. Le vieux monsieur a l'air si démotivé que Droopy est un comique de haute-altitude à côté !

Puis le marché, oui c'est une catastrophe. Viandes en vrac sur une planche, saisie à la main, abats sur une vieille planche, déluge de guêpes, quatre têtes de cochon au sol. Chiens et chats errants rôdant ici et là en quête d'une denrée. L'Ori, fromage de chèvre, est au soleil sur un morceau de bois. Il y a dans tout ça un très grand manque de salubrité, répété sur des dizaines d'échoppes. Les dépeçages traînent au sol. Nous comprenons Sergei. Nous faisons quelques courses, notamment de la Bastourma, en vue de ne pas de trouver à cours de nourriture comme à l'Azhdahak. C'est une viande séchée extrêmement compacte et salée. Comme le filtre katadyn de Nico a une fuite, nous achetons une bête Jermuk, eau gazeuse qui permettra de conserver la bouteille. Je filtrerai son eau de ruisseau avec mon filtre et transvaserai.

Nous retournons à l'église. Il s'agit de la célébration des fidèles et non plus la préparation des offrandes. L'église est blindée. Les mêmes mouvements ont lieu. C'est impressionnant. Puis voilà il est midi. Nous retournons aux khorovatz de la veille. Le tenancier nous accueille comme si nous étions ses amis d'enfance.

Un magasin de jouets pour enfants nous fait bien rire, il s'agit du Detski Mir sur le plus ou moins parc, ou malheureusement ce qu'il en reste, à Mayakovsky street. Il diffuse sur la rue une musique pour enfants, en russe, extrêmement désuète, et quel volume ! Les voisins ! Ça a été un régal d'enregistrer cette ambiance, qui fait plonger sans fard dans les années cinquante. Et purée qu'elle s'accroche en tête cette petite mélodie ridicule, mama, maaaaa ! Я хочу игрушки ! Par masochisme ou déjà nostalgie, nous prenons notre repas sur un banc à proximité. Des enfants assez tapageurs vont vers nous. Tout en continuant de jouer, ils affirment : « vous êtes français ». Bien vu les petits gars.

De retour dans les petites rues et plus particulièrement à Abovyan street, nous entendons un piano et écoutons. Ashkhen vient nous voir immédiatement, et sans grandement nous poser la question sur ce qu'on fout là, nous invite à monter. En fait il s'agit d'une école de danse. Des jeunes de 6 à 18 ans apprennent les danses arméniennes.



C'est communautaire... ou non... ce n'est pas le bon mot. Les gens sont ensemble, se tiennent les épaules par les bras, ou se tiennent la main, ils sont en cohésion, en harmonie. Ils forment un ou des cercles qui s'ouvrent et se referment, au gré de pas en biais, lents et agréables. La danse est en fait comme son peuple : lente, douce et affectueuse. Passer une demi-heure auprès de cet apprentissage a été un bon moment.

A la suite de ça, on se dit mais qu'est-ce qu'il va encore nous arriver ? L'Arménie est formidable. Comme on est dans le coin, on se dit que c'est le moment de monter à Black Fortress et Mother Armenia. Là un changement de paysage s'opère. Oh tiens c'est vrai quel boucan ?! C'est la première fois que nous voyons des camions containers. Oh, ils sont tous géorgiens ? Normal, car en fait nous sommes au bord de l'autoroute (comprendre la route un peu plus grosse) faisant lien entre la Turquie et la Géorgie, de Kars à Tbilissi. Il n'y en a pas vraiment d'autre. On se plait (ou se déplait en fait, mais soit), à imaginer là à quelques pas, cette frontière totalement fermée par des monceaux de barbelés. Passons.

La statue de Mother Armenia est armenian-style, c'est-à-dire qu'elle fait 30 mètres ! C'est très massif. La blague locale est qu'à l'arrière elle ressemble à un dinosaure et... ça le fait bien ! Au fond vers Voskehask et la Turquie, une tornade balaye la plaine. Une maman lance et secoue son bébé de manière impressionnante. Il ne pleure plus ;-(Le père est alcoolisé. Triste paysage. Ensuite on essaie de rejoindre Black Fortress, grosse forteresse circulaire perchée sur un promontoire, mais conformément à ce que j'en avais lu, elle est inaccessible car transformée en salle de concert. En bas se trouvent de pauvres familles en domiks. A Gyumri, la pauvreté est poignante.

Nous retournons en centre-ville en passant par Central Park, qui par son escalier fait penser à Chihiro. Il s'y trouve une assez vaste plaine de jeux, comportant auto-tamponneuses, grande roue, montagnes russes, carrousels. Je n'ai jamais vu des jeux aussi désuets, démantibulés, grinçants, pourris. Sur les montagnes russes qui sont un seul rond, lent et dégingué, une jeune fille de 6 ans s'éclate à chaque bosse. Ça laisse un gros pincement au cœur, on relativise nos caprices d'européens. Au sortir de là, des peintures du livre de la jungle, de mickey, dérisoires et défraîchies depuis les années 60, font encore mal au cœur. Au sein d'une cage d'un mètre carré faite de fers à béton, un singe macaque nous lance un regard de détresse.



Dans cette dégingue totale, et encore Sergei nous dit que nous n'avons rien vu – nous le croyons – les arméniens sont forts, immensément chaleureux et accueillants. Pouvons-nous éteindre notre regard d'intense mélancolie sur ce parc et garder l'âme arménienne : la petite sur les montagnes russes, elle s'éclatait comme une baleine dans un banc de sardines.

On prend un café sur la place rectangulaire du Freedom square, chez Ponchik Monchik (pour un café ça va). Là s'observe un cirque très particulier. Une Lada passe à 20. Puis repasse. Puis repasse ? Puis repasse ! Pareil pour une vieille opel noire repeinte à la bombe. Et ça tourne jusqu'à... jusqu'à... Bah en fait on est repassés 2h30 plus tard et ça tournait encore ?!!! Ma qué ? Il s'agit d'une pratique locale, laquelle se trouve aussi dans d'autres villes. Les jeunes de 14-16 ans apprennent à conduire autour de la place et donc ils font des tours. Attention quand tu traverses, ils ne savent pas encore freiner ;-)

Afin de finir la journée et comme nous avons retourné la partie ouest de la ville, nous partons vers l'est et plus précisément à la gare. C'est un gros bâtiment à l'allure soviétique, quasiment abandonné et désagréable. Pendant que Nico s'égare dans des toilettes dignes d'un Lovecraft ou d'un King, le chef de gare prend une attitude inquisitrice envers moi. Why are you in Gyumri ? Zbosashrjik em, turist em. Yes but why in Gyumri ? Turist, turisti m'acharne-je à lui répondre. No you are not tourist. WHY ARE YOU IN GYUMRI ? Alors je lui dis friends. Et j'invente un nom, Aida Nikoghosyan je crois que je dis, je ne sais plus. Il a l'air de me lâcher après ça.

Sur le quai lorsque j'enregistre un train, ça reprend pour un tour d'interrogatoire. Je comprends bien, au vu de l'épisode à Erevan, que le train est resté une affaire soviétique. C'est normal donc que ça soit un peu KGB. Un train passe vers Batumi en Géorgie. Il pleut à verse, les gouttières de la gare vomissent des cascades de pluie sur ce joli train. On attend un peu puis on se fait la malle. La température a bien descendu ! On croise un atelier de fabrication de lavash, dont la porte est entrouverte. On s'intéresse à la fabrication. A peine rentré dans le truc, la dame m'en donne déjà !

Puis pour finir la journée, on s'enquille dans le secteur des usines. Ce sont de vieux édifices soviétiques abandonnés ou presque, fort jolis. A un endroit reculé, c'est-à-dire à l'arrière complet de Cascata, un jeune et un vieux nous abordent. Le vieux est totalement beugué. Il rêverait de savoir mais... mais pourquoi et comment et pourquoi et comment on est là !!! Ca lui paraît dingue. Le jeune se marre bien.

La nuit tombe. Nous partons au restaurant de la veille. L'ambiance est tapageuse. La serveuse de fout allégrement du cuisinier, à qui elle reproche d'avoir une tête de neurasthénique. Ils n'arrêtent pas de passer en boucle à tue-tête une chanson géorgienne (ლევია თოდამე - დობილი). Le cuisto se fout de notre gueule quand on sature !

La soirée s'achève ainsi... Euh en fait non. Nous avons pris une Gyumri, bière locale qui se boit dans une chope ronde ayant une forme de grenade. Désolé mais 1 litre... J'ai eu une envie terrible de pisser. Il fait noir au bout de la ville, je m'enfonce dans un buisson et n'en peux plus. Un monsieur que je n'avais pas vu me dit que ça ne se fait pas. Je sors tout ce que je peux de nerogoutyoun, je ne tenais plus. Mon frère, à défaut de bière et d'explication, lance le magique « hivand e », mais bon c'est abusé. Je suis choqué de les avoir choqué.

Forcément, un second se joint à la discussion (pour rappel, il est 22 heures bien passé, nous sommes dans une banlieue paumée de Gyumri...) : je me dis que ça va se finir en pugilat, mais non, le plus vieux est interpellé que nous soyons français belge et autres subtilités. Après longue conversation erratique, il nous invite à aller aux Trchkan waterfall, à la limite des marzer de Shirak et Lori. Le plus jeune offre des tomates. Nous échangeons les téléphones. C'est ça l'Arménie.

La nuit est belle et toute simple.

Lundi 10 septembre

Le lac Arpi, au bout du monde

Nous quittons le B&B Artush non sans prendre le temps, longuement, de caresser le petit chat qui tout comme le chien de la veille, nous dit « je suis votre chat ». A une fontaine, nous faisons le plein d'eau, puis voilà, nous traversons toute la ville vers la gare des bus. Le but est de rejoindre le lac Arpi, à l'extrémité nord-ouest de l'Arménie. De passage, le marché se prépare déjà.

A la gare des bus, qui est une place un peu plus large où l'on a octroyé le droit aux marshrutni de se stationner, nous ne sommes nullement assaillis. L'ambiance est tranquille. Comme je ne vois écrit aucune destination de la sorte, Arpi (Արփի լիճ), Berdashen ou je ne sais quoi dans le genre, je demande. Un homme me répond qu'il n'y en a pas. Plus précisément il est hasardeux d'en avoir jusqu'à Amasia, mais s'il téléphone ça peut s'arranger, et plus loin y'a plus rien. Je sais que ce n'est pas un mensonge. J'avais effectivement lu qu'il avait été nécessaire de refaire la piste en terre jusqu'à Berdashen, celle-ci était dans un état cadavérique.

Si ça nous convient – l'homme est très correct dans son approche – il propose d'appeler un ami qui peut nous conduire pour 6000 ₴. Le trajet fait 45 km sur une piste cabossée, en impasse vers un rien

de rien. Il nous est demandé 10,70 euros pour deux. Oui bien sûr ! Sur mon projet de voyage, j'avais écrit : même pas sûr de pouvoir y arriver.

Le conducteur arrive, il s'agit de Mko. Tel en tout cas il l'écrit, et il dit ça Mago. C'est une personne âgée, pas un mot d'anglais-français, mais cent mille kilos de prévenance toutes les 10 minutes ! Il est gentil comme tout. Nous montons brièvement sur Ani (pas la bonne route) afin de faire le plein. Il nous intime de descendre. Lorsque le pompiste remplit le réservoir de gaz, nous devons nous écarter de la vieille Lada.

Ensuite nous nous arrêtons pour acheter des cigarettes, ainsi que de la vodka et quelques objets pour des gens sur place au bord de l'Arpi. Dans le fond, Mko est content de s'y rendre, il a un ami sur place, donc l'ambiance est loin d'être des pieds de plombs pour une course difficile. Nous voilà enfin sur le départ ! C'est le bonheur. Nous passons Marmashen que je reconnais bien. Ensuite Amasia dans sa profonde vallée de l'Akhurian river. Puis, ça devient l'aventure. Déjà je dois dire que tout le trajet, nous avons roulé à 180, car l'aiguille du compteur est posée sur ce chiffre, elle ne fonctionne plus ! Dans la piste, fameusement trouée, Mko roule à gauche à droite quand ça lui plait. A 50 km/heure environ il se moque éperdument des trous, la Lada encaisse. Le paysage devient d'une grande solitude.

Nous arrivons à Paghakn (Պաղակն) après une petite heure et demie de route. Il y existe un espèce de poste de police, de douane, de réserve domaniale, enfin que sais-je. Nous devons enregistrer notre présence sur place et dire combien de temps on reste. L'ambiance est loin d'être pesante. Bien qu'équipés de jumelles, de flingue, etc, les gars sont sympas. Nous ne devons pas revenir pour enregistrer la sortie.



Il nous est remis une carte format A1 en papier glacé (ouah le poids !!). Pour l'Arménie c'est totalement anormal. Les logos montrent bien que cette réserve naturelle nationale est subsidiée. Tout est compris... Je conserve le petit A5 de la carte et brûle le reste. La carte en question montre

un projet qui est fort différent du mien. De mon côté j'arrêtais le parcours à Garnarich et marche-arrière. Eux disent : tour du lac = 20 km. Mazette c'est entraînant, c'est nettement mieux que mon projet ! Seulement ça aura été un très gros problème.

Le souci qui se pose – et franchement il n'est pas des moindres – c'est que cette carte est fautive. Outre qu'elle induit en erreur, elle est à la limite presque-rouge de mettre en danger. Je vais en faire le récit détaillé afin d'informer du mieux que je peux les quelques fêlés de randonneurs qui iraient se perdre dans ce bout du monde. Amateurs de l'Arpi, lisez attentivement.

De Paghakn, nous mettons le cap sur Zorakert (Չորակերտ). Dès le premier mètre, la rando pose un problème, car le chemin rouge n'existe pas. Nous devons faire 2 km de détour sur la route, afin de contourner le canal de la belle Akhurian river. Mko qui nous voit hallucine. Il redescend de chez Ara, son pote. Après explication, alors... il nous prend à nouveau !

En bas près du lac, nous essayons un orage qui mouille beaucoup mais qui n'est pas dangereux. Nous partons jusqu'à Zorakert en longeant la berge, qui est marécageuse. Souvent il faut se frayer un passage. Au pied du village et après avoir croisé une dame avec un vaste troupeau, nous prenons un repas. Les nouilles arméniennes sont les plus mauvaises que j'aie jamais pu manger, je ne finis pas. Au contraire des Geghama mountains, le sac contient moins de nourriture. C'est moins lourd, plus agréable.



Passé Zorakert, nous montons sur une grosse piste menant à Tsaghkut (Ծաղկուտ), il s'agit on va dire, du village du coin. Un berger à cheval guide des vaches. Il est muet et s'exprime par des signes auprès des camionneurs, pendant que les vaches se font la malle. Ce sont de vieux machins ГАЗ. Je parle de camions, mais l'ambiance est très calme !

A Tsaghkut nous achetons du lavash (congelé) auprès du seul petit machin truc du coin, puis donnons des bombons aux enfants qui sortent de l'école. L'ambiance est rurale et très pauvre. Les égouts se déversent par terre et traversent la piste en terre défoncée. Au loin tonne un orage. Honnêtement il

a l'air de passer sur la droite. Deux kilomètres nous séparent de Garnarich. Ici rien pour s'abriter. Ca ira, on s'abritera à Garnarich.

Ca a été une erreur d'appréciation de ma part, car un déluge s'abat sur notre tronche, sévère-sévère. Un vent terrible, une pluie terrible, un coup de foudre à droite sur l'Arpi à 400 mètres, un coup à gauche à 400 mètres. Ca gronde monstrueux. Oh purée. Alors que la terreur s'éteint peu à peu, grondant avec fureur sur Ardenis et remplissant le lac de couleurs grises mécontentes, nous nous réfugions sous un petit pont, tout juste arrivé à Garnarich et trop tard. Nous montons notre deuxième kern arménien : « nous n'avons jamais été aussi loin ». Là purée c'est un bout du monde ! J'ai mal apprécié la question.

Nous sommes trempés, il caille, mais ce n'est pas grave. Nous montons au village et faisons l'appoint d'eau à une petite fontaine. Garnarich (Գարնարիճ) est d'une extrême pauvreté. Tout y est dévasté, alors que nous sommes encore en saison. Les jardins sont envahis de berce du Caucase. Les rues-pistes-chemins sont défoncés. Chacun entasse les bouses de vaches en tas bien rangés, afin de se chauffer en hiver. Les habitations sont pitoyables. Pas d'autre mot à dire que la population ici doit être en souffrance. Une voiture s'arrête à notre hauteur. Les gars nous voient mouillés et fraternisent. En bas du village, ce sont toutes les maisons ruinées suite à 1988.

Nous prenons la direction de Shaghik (Շաղիկ) dont nous ne verrons pas la couleur tant c'est inaccessible. En effet nous sommes ici en dehors de mon parcours prévu. Nous cherchons à suivre leur chemin rouge. Cependant il n'existe pas. Un orage se fait à nouveau menaçant. Nous nous réfugions dans une peupleraie, en attendant que ça passe. Et ça passe... A une branche pend un pied de mouton. L'ambiance est glauque. Un peu d'angoisse pointe.

Sortis des peupliers, nous devons passer un bras de rivière. Impossible ! De ce fait, nous enlevons les chaussures et passons. Cependant immédiatement au contrebas de Shaghik, ça recommence. Nous devons passer un sacré marécage, puis un méchant bras de rivière. Nous avons de l'eau jusqu'au-dessus du genou, mon pantalon est trempé ; il fait froid, il se fait tard. A peine dépassé Shaghik et vers un panneau dégingué qui nous sert d'objectif, ça recommence. Troisième cours d'eau à passer.

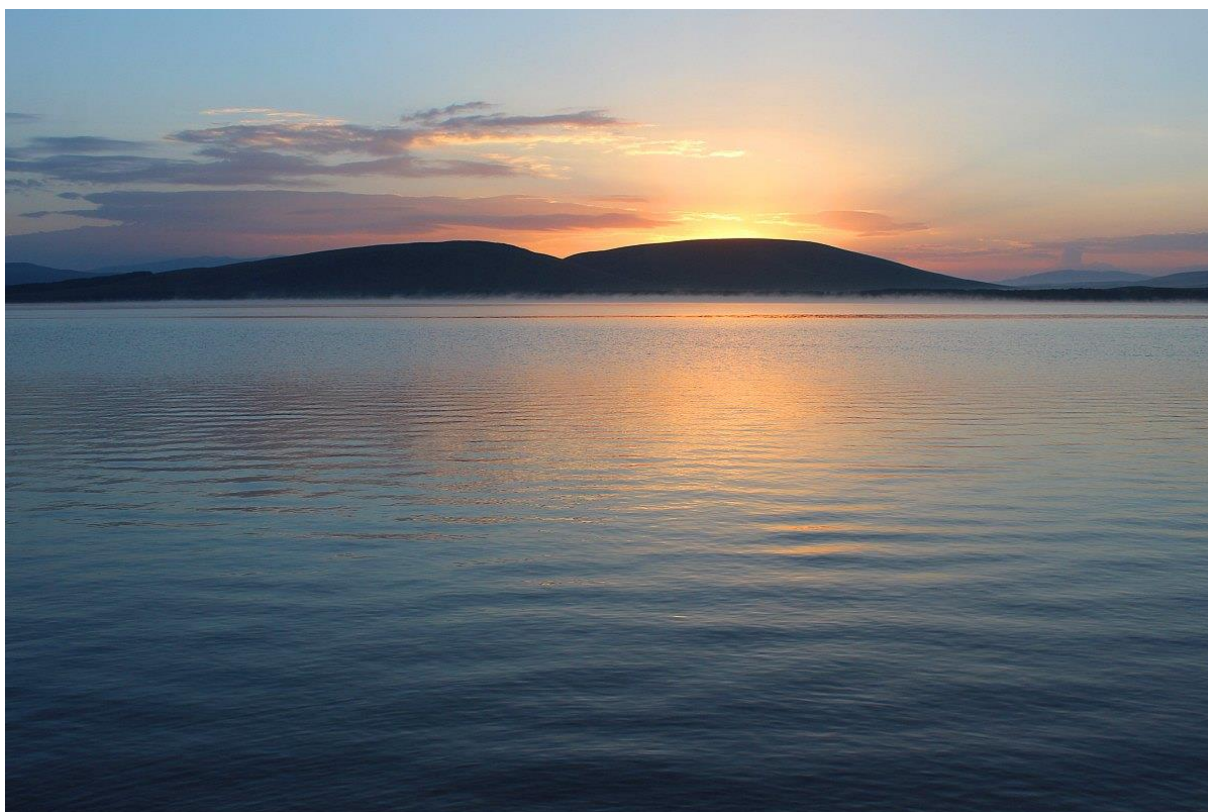
Ensuite, alors que le crépuscule se pointe, ça devient un déluge d'herbes hautes, environ un mètre, dans des grosses touffes de carex. Ca fait des mottes d'herbe sur lesquelles il faut marcher comme sur des cailloux. Entre c'est de l'eau. Puis ça s'améliore. Ce sont simplement plein d'herbes hautes (un mètre) sur une pente. Nous devons placer un campement, la nuit approche « vraiment ». Marcher en nuit noire là-dedans adieu. Mais tout est pentu. Toujours pas la moindre trace d'une quelconque sente.

Par miracle, nous trouvons quelques mètres carrés plats, un tout petit peu, mais c'est assez. Nous montons vite la tente, puis mangeons à la nuit. Je suis soulagé que nous soyons temporairement sortis des ennuis. Nuit en tente au vu du climat, mais plus d'orage pour ce soir.

Mardi 11 septembre

Quarassoun Mek ?? Allez, tu te moques de moi ?!

Après une nuit réparatrice, le but est de quitter le lac Arpi sans plus de formalités, car le site ne convient pas, en tout cas pour nous en ce moment. De ce fait après le petit-déjeuner agréable pris dans les herbes hautes, nous mettons le cap plein sud sur le wolf gate. Le parcours est moins pénible car ça devient des herbes basses de pâturage, puis une simili-piste cabossée, à peine tracée, qui monte à Hegheghat ou bien Zarishat. L'Arpi disparaît au loin, peu à peu.



Au fil d'une piste très avantageuse, puis un hors-piste abordable bien que fatigant (7 km), nous arrivons sur les hauteurs de Berdashen ; nous sommes survolés par des aigles qui mesurent combien il y a à manger : le jeune randonneur a l'air sympa mais le vieux berk ! Sur un repli de colline, nous faisons une pause. Un orage d'une violence inouïe ravage Alvar puis descend sur Amasia. Pour nous il fait fort froid et il pleuvine.

Nous entamons un auto-stop en bord de piste, vers Amasia, mais les véhicules sont très rares. Ceux qui passent sont des véhicules agricoles qui obliquent vers Alvar, des Lada Niva archi-pleines. Dans l'autre sens, un taxi transporte des touristes. Il y a de quoi prier pour eux. Finalement, une BMW blanche super neuve s'arrête. Il s'agit de Rudik et son pote, ils vont à Gyumri, c'est parfait ! Rudik vient de Berdashen. Il a l'aspect d'une personne dépressive et nous fait entendre que l'Arménie, c'est de la merde (c'est en tout cas ce qu'il nous fait comprendre par gestes). Les arméniens rêvent de nos routes et de nos technologies, nous rêvons de leur gentillesse et leur solidarité. Il faut faire des échanges. Pauvre Rudik... Il est vrai que quand je vois Berdashen, c'est « vache ou crève ». Pour un jeune homme, c'est un lieu de perdition, un peu mon « Aetomilitsa » en Grèce. Sa voiture est à sec de carburant, il refuse les drams que je lui propose.

Nous sommes dans le centre d'Amasia. Les routes sont détremées et visiblement, un orage furieux est passé par là. Pour les quelques instants à venir, un soleil généreux émerge. Du coup nous mettons toutes nos affaires à sécher sur la rambarde du parc abandonné, en plein centre ville-village. Il est midi, nous prenons un repas agréable.

Tout ça prend un peu de temps, et puis nous prenons le temps en fait, sauf que 13 heures, c'est la pause des ouvriers de construction du chantier d'à côté. La curiosité les guidant, ils viennent vers nous. On fraternise. Sur un muret, ils commencent à partager un repas. C'est notre deuxième repas, ah mais ça peu importe, mange mange ! Visiblement, ils nous trouvaient trop fins ! Un gars, qui fait office de meneur et qui s'appelle Marzpetuni, disparaît. Il revient 5 minutes après. Il a été au magasin

local pour acheter de la vodka et l'offrir. Nous devons boire la bouteille, mais ça va, ils en boivent beaucoup ! Ils soupèsent notre sac, admirent notre randonnée.

Marzpetuni me demande mon âge, je lui réponds quarasoun mek, soit 41 ans. Incrédule il me tape dans le dos. Il prend ma main de notaire ou d'écrivain public, il compare à la sienne. Il est taillé dans le granit, il est fort comme un lion, il est rude et beau comme un cheval. Ses mains sont des paluches énormes, celles d'un maçon ayant traversé les hivers. Il est dubitatif, il me dit qu'il a 24 ans, il reprend ma main et se fout alors ce qui s'appelle franchement de ma gueule. On rigole beaucoup. Il me montre un maçon qui a 42 ans, il en fait 60. Leur vie est rude.



Heureusement on ne prend pas trop de vodka. Bon OK, Nico en est à son troisième verre, mais ça va, il titube à peine sur ses jambes. Il est temps pour nous de partir, et peu à peu pour eux de retourner à leur chantier. Nous prenons de l'eau au parc, non sans demander au passage où cela se trouve au postier du coin (car c'est caché), lequel facteur fait office de beaucoup de curiosité envers nous et nous dit que Jack Shiwak est quelqu'un de bien.

Au sortir d'Amasia, nous passons devant une grosse statue en béton représentant Lénine, au gré de bâtiments HLM qui font malgré tout moins pauvre que sur les hauteurs de Berdashen ou Garnarich. Au passage une dame nous confirme la route à suivre, permettant de passer la gorge profonde de l'Akhurian river.

La gorge est belle et au détour d'un lacet, nous nous arrêtons dans une petite chapelle, laquelle est toute jolie. Sur la route, un troupeau de vaches est en mode rien à foutre pour changer ; elles regardent les Ladas et les randonneurs sans se soucier le moins du monde de la place qu'elles peuvent prendre sur le chemin (c'est-à-dire toute) !

Nous nous dirigeons vers Bandivan (Բանդիվան). Deux personnes s'arrêtent et nous proposent le transport, mais tout va bien ! Un berger vient vers nous, afin de satisfaire sa grande curiosité. Il nous dit qu'il n'y aura plus d'orage, merci Monsieur Météo, à qui on conseillera de remplacer Evelyne

Dhéliat sur TF1 ! Quand on regarde bien, on ne fait pas 500 mètres sans que quelqu'un se soucie de manière affectueuse de notre présence en ces lieux reculés.

A Bandivan, une voiture s'arrête à notre hauteur. Un personnage, que nous nommons Grigor 2 du fait de son aspect très collant, ne cesse de nous demander ce qu'on fait là. Il ne comprend pas. La notion de tourisme lui échappe totalement. Nous nous réfugions à l'église le temps qu'il parte. Heureusement ce comportement ne se reproduira pas. En même temps je comprends. Bandivan est très pauvre. De passage chez eux, ça fait un peu je traverse le bidonville, je photographie votre pauvreté. Le visage peu avenant du village fait comprendre que les temps sont durs.

Nous donnons des bombons à des parents, afin qu'ils les donnent aux enfants dans le jardin. Nous avons le droit à un merwci en français, on sent les gens touchés. [En effet les bombons ont l'air d'être matière précieuse en Arménie, bien que n'étant pas spécifiquement hors de prix, c'est une personne qui les mets en sachet en magasin, tu ne fais pas ça toi-même].

Nous montons vers Hovtun (ՀովտնԼու). Le village est plus ou moins en impasse. Des chiens jouent avec des enfants. Un orage se fait très menaçant puis éclate au loin. Nous sommes réfugiés dans un monument aux morts abandonné. Une demi-heure après ça a l'air de se tasser, nous allons vers Tsoghamarg en hors-piste complet. C'était prévu de la sorte.

Le paysage est remarquablement beau, cependant un orage féroce finit par nous rattraper, merci Evelyne ! Nous nous abritons avec peine le long d'un rocher, le vent chasse la pluie. Vers Goghovit, un repli de montagne a l'air de rendre l'orage captif. Les grondements de foudre deviennent indistincts et un roulement de tambour sauvage, indistincts et se répercutent sans fin dans la vallée. On aurait dit le réveil d'un dragon, si ce n'était carrément la fin du monde.

Ca se calme un peu, nous descendons vers le village, tandis que la journée touche à sa fin. On va graduellement chercher à planter une tente. Un ruisseau nous sépare de la piste, du coup nous longeons le hameau et tombons plus ou moins dans une pâture, avec une vache. Un monsieur nous fait signe, je vais bien sûr à sa rencontre – craignant en fait de me faire un peu engueuler d'être dans sa prairie. Il ne comprend pas l'anglais ni le français, mais il nous invite à le suivre. Nous traversons le ruisseau puis son jardin.

Il nous présente sa maman, 84 ans, qui porte deux seaux. Il nous invite à retirer nos chaussures, je comprends que nous sommes invités à un verre de vodka.

En fait non. En fait non... Argam le fils, Jora le père, Alvard la maman, nous invitent au repas, dans une apocalypse d'hospitalité. La maison possède un personnage que je qualifierais d'une quarantaine d'années, complètement fou. Il fait des bruits affreux et secoue une cafetière la moitié de sa vie. Argam est policier à Gyumri. Dans sa deuxième vie, il s'occupe de ses deux parents très âgés (84 et 85 ans), des vaches, de son frère aliéné. Sa vie est d'un labeur infini, et il protège comme ça deux personnes qui traînaient dans sa pâture.

Nous avons le droit à la soupe aux lentilles, délicieuse, au panij, un fromage de chèvre très fort en lamelles, au masouj, un jus de pastèque délicieux. On ne se comprend pas malgré des efforts démesurés de notre part, pareil pour eux. La petite mamie a les yeux qui brillent, Paris, France, mais se trouve déçue qu'on ne se comprend pas du tout. La communication est très difficile. Je m'inquiète auprès d'eux de pouvoir planter la tente au fond du jardin, mais ils me disent qu'il en est absolument hors de question. Dans la pièce du fond, déjà deux lits sont dressés au sol. Les parents sont fatigués et se retirent. Argam a un regard empreint de tristesse. Il nous explique que les parents sont à côté, ils ne le verront pas, prenons un dernier verre de vodka.

Dans la chambre, il nous montre ses deux peintures de l'Ararat. La maison est cossue pour le village, mais en réalité assez largement vide. Ils n'ont que le strict nécessaire utilitaire : casseroles, assiettes, une table, une désuète peluche de nounours orange. Il n'y a pas d'eau courante. La vaisselle est faite en seau. Les wc sont le cabanon du fond du jardin. La chambre a les murs dévorés de moisissures.

Comment retrouver notre petite vie capricieuse, nos petits égos bien dimensionnés, après eux ? C'est la question que l'Arménie pose ; elle a le doux avantage d'être fortement embarrassante. Nous passons une nuit reposante à l'abri de la pluie.



Mercredi 12 septembre

En promenade vers le Kayl Lich

Au matin, nous souhaitons prendre le petit déjeuner dans les prés, afin de ne pas abuser de l'hospitalité de nos hôtes. Les deux petits vieux sont très fatigués, je suis mal à l'aise, mais jusqu'ici comme je l'ai dit à Nico : nous n'avons rien pu choisir. Nous étions comme deux poissons pris dans un torrent d'amitié. Argam doit partir à Gyumri afin d'aller au travail. Sans que je ne comprenne pourquoi, il traverse avec nous l'entièreté de Tsoghamarg (Յողամարգ). Il visualise que je suis intrigué et prend encore le temps de nous montrer la ruine de l'église. Elle n'a pas été défoncée par 1988 mais simplement, elle n'a jamais été achevée.

Auprès de l'école, reconstruite par des fonds italiens (l'Arménie a d'ailleurs fait une priorité celle de la reconstruction de ses écoles, et donc les mômes y apprennent l'italien), Argam indique qu'il faut prendre une photo d'un khatchkar. Pour ce faire, il fait déplacer deux de ses potes, qui glandouillent au soleil. Plus qu'une pierre sculptée, c'est surtout un monument au 7 décembre 1988. Le lieu est chargé d'importance et de pesanteur.

L'heure passe, j'ai peur d'abuser d'Argam, il sera en retard à son travail je le vois bien. Il est si gentil..., il est démentiellement prévenant. Il nous amène à un monument aux morts en bord de la M1, grosse route passante. Il nous explique le sens du monument ; un berger à côté regarde la scène,

curieux. Argam sort son téléphone pour nous remettre ses coordonnées, mais un fâcheux trou de mémoire lui a fait oublier son propre numéro. Qu'à cela ne tienne, il demande à son pote le berger : dis-moi, quel est mon numéro de téléphone ? Le berger se moque, chipote, puis nous recopions sur le papier le numéro précieux. Argam nous trace un croquis pour rejoindre Torosgyugh, que sans détour, tout le monde appelle « Toross ».

Un berger très alcoolisé nous rejoint, qu'on ne tardera pas à appeler Grigor 3. Il est hilare de notre parcours, il dit qu'on est des moutons, qu'on marche dans les montagnes, mais je crois en fait qu'il est hilare pour un peu tout ! Nous quittons Argam, on se serre dans les bras.

Rapidement, presque immédiatement en fait, nous arrivons sur les hauteurs de Torosgyugh (Թորոսյուղղ) qui hormis l'abréviation utilisée par les locaux, semble se dire Torosguiourrh. Toutes les nombreuses variantes en giugh sont donc à lire ainsi. Nous prenons un petit déjeuner au très-calme ici, avec vue sur le village. C'est agréable. Il fait remarquablement ensoleillé.

Nous descendons au hameau. J'y reconnais le moindre détail, tant je l'ai arpenté sur internet. C'est assez émouvant. Le site, je le connais par les actions de WFD, Women For Development, ՖԵԼՅՐՈԼԸ, qui mène de précieuses actions humanitaires au sein de la communauté rurale, afin que les gens puissent être autonomes.



Au vu de leurs actions, Toros est un village avenant. Les habitants sortent à notre passage, les invitations au sourj ne manquent pas à la liste. Puis nous prenons un objectif quasiment invariable, le plein est qui nous dirige vers les Trchkan waterfall (souvenir de mon pipi dans le buisson, hum hum...) A savoir que c'est loin. Si on y arrive c'est bien, si on n'y arrive pas, c'est bien.

Vers Kakavasar, c'est une grosse piste bien marquée. Il fait chaud et ce chemin est en faux plat. Comme on est un peu en galère (on est des petits vieux !), on fait une pause repas-sieste d'une heure et demie sous un noyer, au bord d'un ruisseau on ne peut plus agréable. Un micro oasis de sérénité dans une contrée sérieusement aride, qui nous servira au passage à la lessive et au lavage.

Nous reprenons, passons Lernagyugh (Լեռնազյղղ) qui regroupe quelques maisons, puis dirigeons nos pas vers Salut (Սալղղղղղ), dont le nom fait quand même sourire ; à savoir qu'ils ont aussi Panik et Artik, les deux sont plutôt comiques. Nous continuons sur cette piste montante, et n'allons pas tarder à passer en hors piste en plein sud vers Krashen.

La déboule la réalité de la randonnée MUL en Arménie. Un chemin, en plein milieu de nulle part, c'est là où nous sommes. Un véhicule passe. Le conducteur et sa dame s'arrêtent, limite en dérapant. Marche-arrière. Ils nous disent :

- բարեւ Ձեզ ինչ էք անում հիմա^{ոոո}

- (en français-anglais-russe-arménien-gesticulations désespérées) Nous faisons de la randonnée, nous allons en direction de Kakavas.

- Mais vous êtes dingues !! Vous voulez vraiment pas qu'on fasse demi-tour et qu'on vous dépose ?

La dame sort une bassine et nous donne des prunes, des pommes et des pastèques. Variations : fromage, pain, lavash, poires, pêches, vodka, poissons, voire accueil à la maison. Résultat :

Pastèque - 11.000 g + Prunes - 2000 g + Pommes - 2000 g et donc etc etc etc etc !

Du coup, nous faisons une troisième pause en deux heures, et dévorons une pastèque dans un pré au gré d'un bonheur je dois l'avouer intense. C'est ça l'Arménie !

Juste avant Basgyugh (Բազյղղղղղ), nous montons un raidillon, puis plutôt qu'un hors-piste, trouvons un chemin peu marqué mais agréable. Super ! De ce fait nous progressons avec une certaine célérité dans un paysage qui devient un enchantement. C'est exactement ça que j'attendais, la vie rurale du marz de Shirak, puis ce beau vallonnement de pâtures à l'infini. Plus aucun orage ne menace, on est dans un bien-être général, malgré la fatigue.



Sur ce chemin de terre qui mène vers rien, une Lada Niva cahotante passe. Y a-t-il seulement un endroit en Arménie où des Lada ne passeraient pas ? Les deux fermiers s'arrêtent. Je ne précise même plus qu'ils s'interrogent vivement sur ce qu'on peut foutre là et qu'on ne se comprend pas, qu'ils ont des dents en or et des mains ayant traversé les pires hivers de l'histoire, qu'ils n'ont pas vu de douche depuis 2 semaines et qu'ils sont gentils à l'extrême. Ils nous indiquent la voie à suivre avec

détail (azimut, buisson de repère), car nous devons suivre un hors piste ; ça ne les choque nullement et tout le monde est content de la rencontre, qui se termine comme ça tout simplement.

Le hors piste en plein sud est de toute beauté, les vallons s'étalent sur un infini ondulant d'herbe qui forme une mer calme de pâturages. Au loin les nuages forment un désastre absolu sur l'Arpi Lich, on pense à nos pauvres touristes en taxi.

Le cheminement est difficile car les pentes n'ont pas été pâturées, les herbes sont hautes. C'est après un peu de bagarre, mais honnêtement rien d'insurmontable, qu'on arrive au Kayl Lich. Alors ce n'est pas son nom, car malgré des recherches multiples, ce laquet n'a pas de nom. On l'a appelé Caille Lich, parce que ça fut la nuit la plus froide du séjour (-1°C à 2250 m ! Alors que nous avons dormi à 3050 m sans gel). Le site fut extrêmement humide, une rosée phénoménale. Ça a gelé sur le bivy bag, que je bénis de son efficacité redoutable.

Du coup le voilà béni le lieu, Caille Lich, parce qu'il faisait froid, ce qui donne Kayl Lich en arménien, le Lac du Loup. Il n'y en avait pas, mais ça fait joli comme toponymie. Lors de notre arrivée sur le site, une vache se barre seule au loin en lançant un gros meuh au ciel immaculé. Nous nous posons dans une pâture tondue, auprès d'un ruisseau qui nous permet d'avoir de l'eau et de faire la vaisselle. Les sacs de couchage sont posés en belle étoile, sur des énormes monticules de foin que nous formons. Ça ressemble à des tombes ! La tente est posée par sécurité, mais l'ambiance est sereine.

Nous monterons là notre troisième et dernier kern arménien « nous n'avons jamais été aussi loin », car là du côté de l'isolation, ça fait fort c'est le moins qu'on puisse dire ! Je suis à 3192,09 km de mes proches en ligne droite et je regarde les étoiles en pensant à eux.

Jeudi 13 septembre

Alizée, et en plus même pas en arménien

Nous prenons notre petit-déjeuner dans une solitude complète, puis montons le vallon afin de quitter les lieux. Au petit matin, la vue est enchanteuse. Les températures montent vite. Les vêtements filent vite en sacs, qui graduellement deviennent vides de nourriture pesante et mazette c'est sympa !

De là-haut on fait une pause, non pas qu'on en ait déjà besoin, mais parce que les paysages sont saisissants. On voit tout notre parcours, qui commence à creuser un sacré sillon en forme de S dans la ruralité de Shirak. Une quarantaine de kilomètres plus loin, un méchant amoncèlement de nuages cumulatifs gris arrosent l'Arpi. Quelle région quand même ! Pour nous c'est un ciel splendide.

Une longue descente en pente douce s'annonce. Elle est abordable sans la moindre difficulté. Du coup on s'y lance de bon cœur, ce qui nous permet d'arriver modérément et sûrement sur le hameau d'Arpeni (Արփենի), lequel possède deux poquets de villages : celui d'avant 1988, dont l'église est une ruine, puis un nouveau village globalement bien tenu et agréable. Admirant le labeur des agriculteurs avec une charrue datant des années quarante, nous restons là quelques instants.

A la suite de quoi nous devons monter un gros vallon fort exposé au soleil. C'est un peu dur au vu qu'on approche midi. Là-haut nous y faisons une pause de repas. Au très loin, un berger dirige ses pas vers nous, laissant ses moutons. La curiosité le guide. On discute quelques instants, il est timide mais tout gentil. Le gars respire la pauvreté à cent lieues, on lui donne des bombons. Il les mets dans sa poche comme un petit trésor, puis il repart à son travail.



Sur les hauteurs d'Arpeni

Sans difficulté du coup, nous arrivons à Pokrashen (Փոքրաշեն) dont je n'arrive pas à faire de photos car les habitants sont présents et curieux (mon dieu qu'ils ont besoin d'un dentiste). Le patelin est dans un état lamentable. Les murets sont faits de briques de bouses de vache. Plus bas que le village, nous tombons sur un lieu isolé avec un ruisseau proche d'un ruisselet. Nous faisons une pause sous le seul et unique genévrier des 40.000 hectares alentours.

Le but est de procéder à un lavage général dans le ruisseau, avant de retourner en ville. J'ai une micro-fiole de shampoing écologique. C'est parti, allez hop, pas un chat aux alentours, à poil !

La suite de la toujours-descente nous amène désormais en plaine. Il fait lourd. Nous descendons sur une gigantesque friche industrielle dont la cheminée est imposante. Nous sommes près de Keti (Զեթի). La friche est raclée, comme généralement tout ce qu'on aura vu. Certains murs semblent même récupérés pour faire du gravas routier. Seule l'énorme cheminée reste et marque le paysage.

En cet endroit, nous rencontrons Hayk et son enfant. Il est berger et a 40 vaches. Un chien fort pucé réclame des câlins, c'est rare ! Il nous demande d'essayer de lui obtenir deux phares pour sa Nissan Terrano, parce que ça ne se trouve qu'en France et il n'en a plus. Malheureusement j'ai regardé et j'en aurais pour 450 euros à lui offrir. Suite à cette gentille rencontre, nous faisons du stop sur la grosse M1, tandis que l'enfant part vers Keti en ski patins à roulettes, en contresens sur l'énorme route, ce qui a l'air de ne déranger... personne !!

Deux gars s'arrêtent, Armen 5 et Sergei 2. Ils sont d'une gentillesse arménienne que... oui, seul le vivre permet de le décrire. Ils font une pause dans un coin très reculé de Gyumri, probablement pour une pièce auto, remplissent une bouteille de gaz, puis font un long détour pour nous déposer au mètre près là où on a besoin. Encore des gens en Lada au grand cœur.

De retour à Gyumri, le but est d'évaluer la possibilité d'un campement pour la nuit. Nico reste en ville quelques instants en terrasse au Ponchik Monchik, afin de compter les tours des autos-école autour de la place, tandis que je vais au Central Park. J'y trouve un endroit suffisamment reculé.

De retour en ville, la nuit arrive. Nous montons désormais à nos petites habitudes au Gyumri Hatsatun. On a nos quartiers partout en ville maintenant. Nous sommes remarquablement bien et d'ailleurs, nous sommes abreuvés de clips dérisoires d'un vieux arménien triste, Harout Pamboukjian, ayant perdu le plus grand amour de sa vie : clip 1, clip 2, clip 3. Ah c'est le même artiste, pas les mêmes femmes, et il a beaucoup perdu !

Un bonhomme tapote l'épaule de Nico et lui dit en arménien « ah pardon, je vous avais pris pour un joueur du Lokomotiv ». Bon j'ai cherché et je dois dire que je ne comprends pas !!! Le gars est énorme et partiellement chauve. Un copain passe et lui fout une claque sur le crâne avec la main ouverte et molle. Ca fait POK ! On se marre intensément. Comme il voit qu'on est français ou du genre, il saisit la playlist de la télé et nous met Alizée, dans un des trucs les plus pourris qu'elle ait pu faire. Puis le salaud..., il se barre et nous laisse avec ça ;-)

Nous sommes contents de la randonnée. Nous rejoignons le parc et passons une nuit de clochards fort amusante, dans un parc au sein d'une ville de 150.000 habitants. Au loin résonnent les innombrables POUP, ces klaxons si caractéristiques de gens qui se disent bonjour-bonsoir, avec cette sonorité arménienne, avec aussi les chiens errants qui se répondent la nuit durant dans les rues de Gyumri. Ca va me manquer. La nuit est très bonne.

Vendredi 14 septembre

L'Arménie comme chez nous

Au petit matin, une immense colonie de corneilles vient coloniser la grande roue du parc. Ca fait un boucan terrible, plutôt attachant dans son genre (on sent qu'elles discutent entre-elles) puis elles partent au travail en groupes distincts, probablement chacune à sa terre agricole. Nous prenons un petit déjeuner sans trop tarder – toutes les affaires sont rangées – afin de ne pas choquer d'éventuels promeneurs très matinaux.

Via la Tigran, nous atteignons la gare. Nous souhaitons rejoindre Erevan en train. Nous savons parfaitement que le service est déplorable, 3 trains par jour, mais d'un pays il faut voir son train.

Sans surprise, la gare est vide. Le guichet est ouvert mais vide de même. On attend devant, un employé vient nous voir et dit en arménien que ça ira ! Un quart d'heure plus tard, un guichetier arrive, il semble sortir de son lit en milieu de nuit. Assez curieusement il fait preuve d'amabilité. Les deux billets coutent 1000 ₴ pour deux, soit 89 centimes par personne. Le trajet fait 144 km. Il prend 3 heures 20.

Sur le quai, Nico va à un magasin, MuraDyan, afin d'acheter un petit déjeuner. Il reçoit un accueil glacial digne du KGB. N'oublions pas que nous sommes à la gare ! Le train arrive. Va-t-il perdre une roue ? Ca n'a pas l'air gagné d'avance ! L'intérieur est un tape-cul formidable. Les bancs en bois sont bien durs ! Mais c'est propre. Le trajet est très long mais permet de voir du pays qu'on ne connaît pas. C'est intéressant. On longe cette saloperie de frontière turque, les miradors sont nombreux. Puis plus tard, on voit Metsamor. Enfin, nous passerons devant une formidable colonie de cigognes installée dans les ruines d'une ancienne friche ; leur nombre devait s'élever à un petit millier d'habitantes.



A Erevan, nous faisons comme chez nous. En deux temps trois mouvements, nous donnons les bouteilles de gaz au Vento, il reste pas mal de gaz encore, ça leur sera utile. D'ailleurs sans grande explication arménienne, le gars comprend bien, et ça l'intéresse. Puis, nous prenons le métro, 100 ₼ par personne. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, nous sommes à Sakharov square. Nous rejoignons le One Way hostel. La dame nous fait un sourire radieux et nous tend la clé, comme si nous étions chez nous. L'Arménie c'est chez nous, parce qu'elle est accrochée dans notre cœur.

Après une douche, nous partons pour une mission importante. Mon téléphone est mort, donc nous n'avons ni heure ni réveil. Demain matin, nous devons démarrer la journée à 4h30, à cause de l'avion. Alors soit c'est une nuit blanche et son risque de somnolence, soit trouver un réveil. Ça va être le moment de prouver que l'Arménie c'est chez nous.

La dame du One Way nous conseille le croisement Tumanyan Nabaldyan. Nous faisons quelques courses au marché, y prenons un shoarma. Les gens nous disent en anglais de fortement apprécier qu'on leur parle en arménien, quand bien même celui-ci est écorché. Puis nous cherchons le réveil. Après avoir interrogé un personnel d'accueil d'hôtel vers Tumanyan, il hésite, dit arlama, arlama ? Oow... Ayo ! Va-là mon gars, c'est un bordel là-dedans !

Et l'établissement 1001 мелочь possède effectivement ce qu'il faut, de la camelote TOTALE, mais bel et bien un réveil à 2200 ₼. De retour à l'hôtel, j'essaie de le mettre en route, mais échec. Nico le prend, mais immédiatement une pièce se brise. Je me fêle de l'intérieur en même temps. Nous bricolons, OK avec de l'astuce, ça va aller. Nous remontons au magasin. En fait les piles arméniennes sont très légèrement différentes, elles ont un + un peu plus long. Mes piles n'allaient pas. Derniers réglages. Ca marche... Ca marche ! Putain ! Euh oui quand même... Je suis malpoli. Mais ça marche !

Libérés, on part en promenade. On fait alors un gigantesque tour assez déroutant dans le quartier Kond, on traverse l'énorme ravin de la Hrzadan river. Nous montons à la distillerie Ararat puis après un de ces chemins de dingue, arrivons au mémorial du génocide, le Tsitsernakaberd.

Il est très grand, dépouillé, assez émouvant. A côté un jardin possède des centaines de sapins, plantés chacun par des dignitaires, en reconnaissance de ce douloureux évènement d'Arménie.

Dans un parc, nous prenons une barbabapa, à une petite échoppe et une jeune dame à l'air triste. Ça fait 20 ans que je n'avais pas consommé ça ! Ailleurs à Erevan nous avons vu une scène cocasse : le tenancier était occupé, la cliente la faisait seule. Les arméniens ont l'air d'adorer ce plaisir simple.

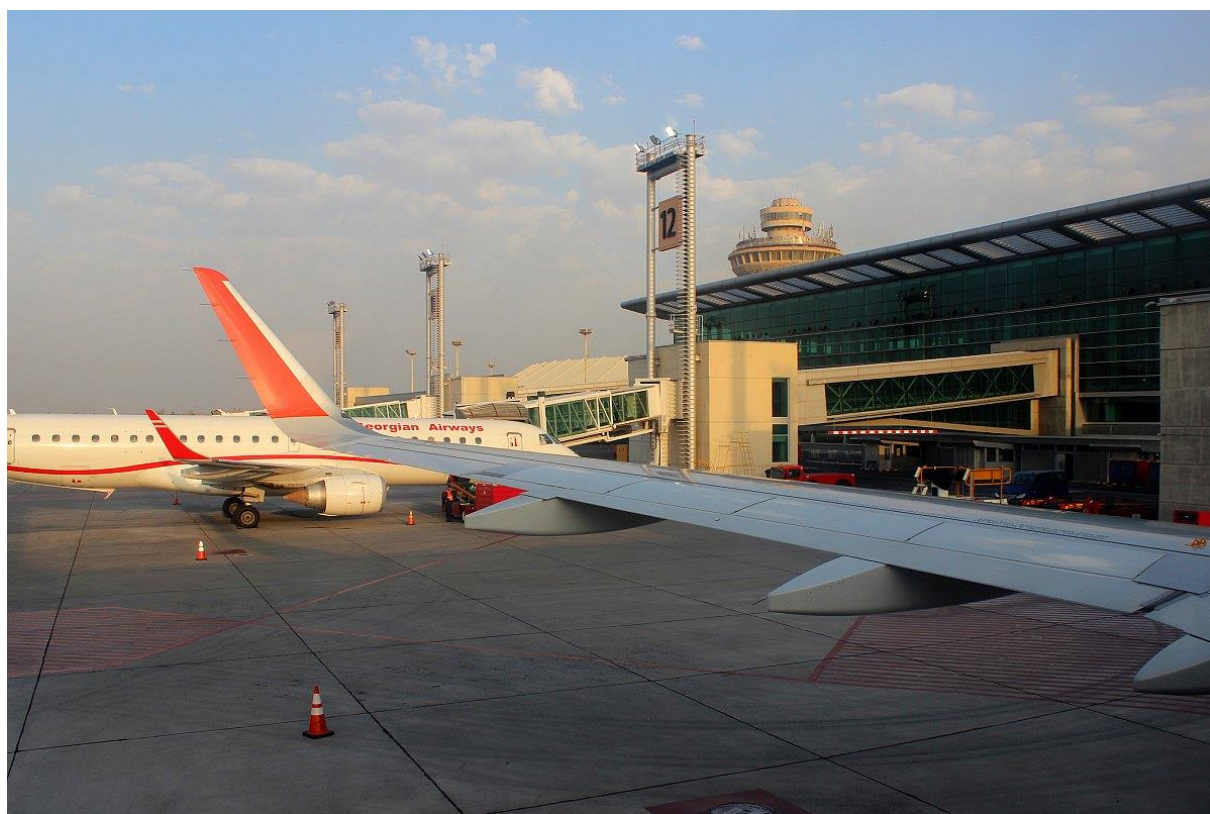
Nous redescendons puis orientons nos pas sur la Tigran et Zatar Pizza, lieu duquel nous faisons un repas de salades et toshkas toujours aussi correct. Nous montons à Cascade, regardons cette ville briller la nuit. C'est concerts partout, au fil d'un déluge de gens heureux, d'amoureux sur les murets, d'enfants qui courent. Un dernier regard sur France square, sur Abovyan street très animée, nous faisons nos adieux.

Samedi 15 septembre

Ca n'aurait pas dû se passer ainsi

A 4h30, je me réveille finalement sans besoin de la camelote, je suis stressé. Pas mieux pour Nico. Nous avons rendez-vous avec Garik à 5 heures. Il fait nuit noire et... .. il ne se présente pas. Je suis stressé, je descends sur Sakharov et chope le premier taxi qui passe. Le mec, dans sa vieille golf branlante, nous demande 3500 ₾. Pour l'aéroport, c'est turbo-rien. En plus, il nous passe une vieille musique française désuète. Il est super gentil, mais seul souci après Kilikia, il ralentit, ère, puis tourne à droite à une station essence. Il ne sait pas où c'est et demande son chemin !! Oh mon pauvre ne t'inquiète pas, on va t'aider, on connaît !

A l'aéroport nous engageons la première formalité sans souci, puis dans le hall nous sommes rattrapés par Garik... qui nous engueule. Il prétend qu'il était là. Je ne sais pas s'il est menteur, s'il était là, si nous avons failli. Somme toute, le seul mot est que c'est regrettable.



Zvartnots, au départ, au revoir l'Arménie

Nous passons en zone interne, puis attendons. Le vol vers Moscou se passe sans problème. Arrivé à Sheremetyevo, quatre heures d'attente. Ca se transforme en calvaire comme les russes savent le faire. L'avion, de la porte 31 est déplacé à la 6. Pas de souci, si ce n'est que l'acheminement est réalisé par bus plutôt que par ventouse. Le bus est stationnaire à 2 mètres du check-in.

Ils nous font attendre là-dedans, bondé, debout, durant 45 minutes. Une jeune maman craque, son enfant hurle. Elle se met devant la porte du bus pour essayer de calmer l'enfant. Une hôtesse russe sort et l'engueule, à la limite de gifler et de donner des coups de pieds. L'aeroflot m'apprend à ne pas aimer le comportement russe, tout du moins celui aéroportuaire.

Le trajet est long mais sans soucis. De manière extraordinaire, à Paris, nous retrouvons nos sacs et sommes euphoriques. Tout va super bien et tout irait bien si... si.....

Grâce au repas de la compagnie Аэрофлот, nous avons connu mon frère et moi-même une intoxication alimentaire sévère au staphylocoque doré. Quatre heures après le repas, nous avons vomi tout ce que nous avons pu, connu une diarrhée extrême. Nuit blanche de crampes, sur le wc. Une semaine après je suis encore touché. Puisse ce compte-rendu faire comprendre que l'Aeroflot est à bannir.

Enfin voilà, c'est fini...

Samedi 22 septembre

Fermer les yeux, penser à eux

Devant moi se trouvent des papiers froissés, ils ont beaucoup vécu. Dessus sont griffonnés maladroitement des noms, des adresses. C'est rédigé en arménien, c'est dur à lire. Ce sont tous les noms de ces gens qui nous ont soutenus, qui ont porté notre voyage, qui ont réalisé sans trop le savoir une perfusion de bonheur.

Je ne saurais revenir sur combien ils sont pauvres, le compte-rendu l'a répété comme une litanie invariable. Pourtant ils ont pris du temps, partagé leurs repas, leur maison. Comment réagir par rapport à ça ? En tant que bête petit randonneur – riche en plus, en tout cas par rapport à eux – c'est très touchant. On ne quitte pas le pays indemne.

Une nature humaine aussi bienveillante, c'est poignant ? En fait on ne part pas d'Arménie. Oui on prend une saloperie d'avion de l'Aeroflot, mais derrière on laisse une partie de son cœur. Comme le disait Chloé : comment peut-on s'attacher autant à des gens qu'on ne connaît qu'à peine ?

C'est parce qu'ils ont ce qu'on n'a pas. Tu sors en rue, tous t'aideront, tous fraterniseront, tous seront gentils tu-n'y-crois-même-pas. Et ça, nous, nous en fait, dans nos rues ça manque terriblement. Comme je disais, ils rêvent de nos technologies poussées. Bien voilà moi simplement je rêve de leur gentillesse et de leur solidarité. Ca m'a marqué.

Quelque part, je suis revenu avec une douleur de regarder autour de moi ce monde de fous, à Roissy les gens s'engueulaient ; mon frère s'est retrouvé au milieu d'une bande de zyvas dans le RER, il avait les larmes aux yeux tellement ils pouvaient être à côté d'un certain essentiel. Pussions-nous porter les vertus autour de nous : simplicité, bonté, bienveillance..., celle de ces arméniens, des Armen aux Sergei, passer au-delà de ces gens français ou belges devenus un peu particuliers, puis en fin compte diffuser la solidarité comme eux le font : lentement et affectueusement. Ce sera un enseignement.

Je regarde ces listes de noms que j'ai du mal à lire. Vous me manquez.

Carte approximative du parcours.
Rouge = véhiculé. Vert = rando MUL.



Le parcours a fait l'impasse sur les gros spots touristiques. Le séjour (doublé d'une vocation humanitaire que je ne détaillerai pas ici), a visé l'Arménie toute simple dans sa vie quotidienne, à savoir dans les étapes essentielles les petits villages ruraux du Marz de Shirak, le nomadisme yézidi et arménien des Geghama mountains. Globalement, Shirak est classée notamment par le Guide du Routard (on en pense ce qu'on veut) comme la région la moins intéressante d'Arménie. On y a trouvé au contraire beaucoup de beauté, d'authenticité, même si en fin de compte il est vrai le monumental est absent. Pour le monumental naturel ou architectural, il est préférable de se reporter au Marz de Lorri, ses forêts denses, à la myriade de monastères, le Marz d'Ararat, etc. A ces sujets la documentation se trouve facilement.

Le matériel mis en œuvre pour ce parcours a été le suivant :

Portage [total = 1048 g]

Sac à dos de type kit-bag - 1000 g

Sac à dos secondaire - 48 g

Tente Décathlon Quickhicker ultralight 2 - 1960 g (mutualisés).

Bivy bag Millet gris et blanc - 450 g

Commentaire : Le kit-bag est lourd, mais les orages arméniens violents. Cela permet l'étanchéité.

Couchage [total = 2741 g]

Sac de couchage - 1311 g - Mountain Hardwear Lamina Z Flame

Commentaires : Sac de couchage passe-partout vu les conditions climatiques (de -1°C à +38°C). Tente = dépannage. On n'en utilise jamais, préférant la bâche de tarp. Cependant là où nous allions, il s'agissait de steppes caillouteuses sans arbres. Bivy-bag, parfait, car on a dormi à la belle tout le

temps, sauf en tente lors des orages, assez fréquents. Assez fortes rosées le matin.

Vêtements [total = 1362 g]

Calecons x2 - 168 g
Tshirt x2 - 322 g
Pull - 288 g
Chaussettes x3 - 264 g
Kway - 280 g
Merino buff - 40 g

Administratif [total = 150 g]

Billets d'avion - 20 g
Passeport en ziplock - 80 g
Photocopie passeport - 20 g
Monnaie (AMD + EUR) - 30 g

Utilitaire [total = 271 g]

Pince à tiques - 10 g (mutualisés).
Aspivenin 20 g (mutualisés).
Dentifrice 30 g (mutualisés).
Brosse à dents - 7 g
Boussole - 42 g
Cartes - 80 g (mutualisés).
Téléphone - 76 g (mutualisés).
PQ - 36 g
Poubelle - 10 g
Crème solaire - 85 g (mutualisés).
1 mini shampoing - 52 g (mutualisés).

Commentaire : Le matériel mutualisé est divisé par deux dans le poids de sac de chacun.

Commentaire 2 : Ils ont été très inquiets qu'on n'ait pas de flingue, en vue de tuer les loups. Bref, il va falloir en parler à l'Aeroflot ;-)

Nourriture [total = 4523 g]

Eau - de 0 à 3500 g
Filtre Katadyn - 100 g
Barres de céréales - 560 g
Nouilles - 875 g
Café - 300 g
Popote - 106 g
Fourchette - 16 g
Gaz - 500 g
Bruleur et briquet - 66 g

Commentaires : Le filtre Katadyn a été destiné à filtrer l'eau, même celle du robinet. Le compte-rendu revient sur ce matériel spécifique. L'eau en quantité variable, moyenne de 2 litres, que je compte pour le poids total. Le poids de cette section est le poids total de démarrage, ensuite ça n'a cessé de baisser.

Loisirs [total = 598 g]

Appareil photo - 450 g
Batteries x3 - 78 g
Chargeur - 60 g
Carte mémoire de sécu - 10 g

Inhabituel [total = 364 g]

Enregistreur sonore - 186 g
Micros - 30 g
Piles x4 - 112 g
Moumoute - 36 g

Commentaires généraux : Nécessité de filtrer l'eau un peu partout. Le conseil semble répandu. Nous n'avons observé aucun problème en réalité, car nous avons allègrement puisé dans les innombrables fontaines, sans filtrer systématiquement. Tiques très peu présents, moustiques absents. Cartes très médiocres, opentopomap propose les versions les plus détaillées et bien exploitables. Appareil photo lourd, c'est un sacrifice destiné à la qualité. Kway indispensable considérant les orages. Buff destiné à protéger du soleil, assez intense parfois.

La tente est à considérer comme du dépannage. On souhaitait bannir ce matériel lourd. Cependant les steppes dénudées et les sols caillouteux nous ont bien fait comprendre que la bâche de tarp, ce serait parfois dur. Ca s'est confirmé. Le choix a été correct. Au vu de la situation de dépannage, on n'a pas opté pour du matériel onéreux, on n'utilisera probablement plus ça.

Poids total de sac par personne, en début de séjour : 11.057 g

Poids en fin de séjour : 6.446 g





Վենսան et Նիկողայոս